E, a. 59.

LA VERITÉ FABULISTE

COMEDIE.

AVEC UN RECUEIL DE FABLES

Par Mr. DELAUNAY.

A UTRECHT
chez ETIENNE NEAULME,
MDCCXXXII.

ACTEURS.

LA VERITE'.
MERCURE.
LE GENTILHOMME de Province,
ET
L'AMI DU GENTILHOMME.
L'AMBITIEUX.
ARLLQUIN EN GASCON.
LE POETE,
ET
LE PROTECTEUR.
LA CAPRICIEUSE.
LE FASTUEUX.
LE FAUX POLITIQUE.

La Scéne eſt dans un bois conſacré à la Vérité.

Universitäts- u. Landesbibliothek Halle (Saale)
Universitäts- und Landesbibliothek

LA VERITÉ FABULISTE
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
LA VERITE', MERCURE.

LA VERITE'.

OUI, Mercure, c'eſt un parti pris; je ne veux plus reſter dans cette triſte ſolitude; ce que j'aprend tous les jours du deſordre des humains ne me permet pas davantage de demeurer oiſive, & quoi que ces ingrats m'aient bannie d'entr'eux, je ne ſçaurois me réſoudre à les voir ainſi ſe déchiure eux-mêmes.

MERCURE.

Mais quel reméde pourez-vous y aporter ? les hommes ne changeront point ; l'habitude de tant de siécles a confirmé un égarement qui leur est, pour ainsi dire, devenu nécessaire ; c'est du moins à présent la forme de leur société ; & elle ne se soutient que par toutes les erreurs que vous voulez leur reprocher.

LA VERITE'.

Non, Mercure, je ne veux plus avec eux me jetter dans les reproches : je veux au contraire m'accommoder à leur foiblesse, & prendre un nouveau tour pour me montrer à eux & pour leur parler. Je sens que dans les dispositions où ils sont, ils se révolteroient infailliblement, si la Verité se presentoit sans voile ; j'ai résolu d'en prendre un.

MERCURE.

Et de quel voile prétendez-vous vous servir ?

LA VERITE'.

C'est une envelope naïve, une image prise dans les différentes propriétés des animaux, & même dans les choses inanimées ; & dans des peintures variées, je leur representerai diverses actions qui leur feront sentir leurs erreurs, & ils pouront dans la suite devenir moins criminels ou moins ridicules.

MERCURE.

Ce seront aparamment des Fables ?

LA VERITE'.

Oüi, & c'est le seul déguisement que puisse emprunter la Verité.

MERCURE.

Mais ce moyen est usé il y a long-tems. Esope votre premier député s'en servit autrefois en Phrygie ; mais quels risques n'y a-t-il pas couru ? & quels gains vous a-t-il faits ?

LA

LA VERITE'.

Il n'a pas laissé de remédier à beaucoup d'abus. Pu[illegible]

MERCURE.

Je le veux croire: mais ceux qui l'ont suivi n'ont rien avancé du côté de la correction des mœurs. Sçavez-vous ce qui leur est arrivé? les hommes, qui depuis long-tems ne vous aiment plus, n'ont cherché dans ces Fables que la Fable même, & ils ont laissé à part la Morale & la Vérité. Ils ont épluché scrupuleusement la finesse de l'invention, la précision du tour, & la justesse de l'expression. Les unes de ces Fables ont plû universellement, & plairont à jamais; les autres moins heureuses ont essuyé mille traits de satire.

LA VERITE'.

Je tâcherai de rendre les miennes les plus simples que je pourrai, du moins du côté de l'expression; il seroit beau que la Verité parlât un autre langage! quant au fonds, je ferai ensorte qu'il aille droit au point de Morale que j'aurai à traiter: voilà mon but, voilà tout mon art, & il y aura des hommes, croyez-moi, qui voudront peut-être bien s'en laisser toucher.

MERCURE.

Vous êtes bien attachée à votre projet!

LA VERITE'.

Je n'en tiens pas pour cela le succès plus assuré: mais je ne veux rien avoir à me reprocher; & pour vous montrer que cela réussit quelquefois, écoutez la Fable du Sultan & du Visir.

MERCURE.

Très-volontiers.

LA VERITE'.

LES SULTAN ET VISIR.

FABLE.

UN Sultan furieux portoit par tout la guerre,
Et n'étoit pas content que les lointains climats
Sentissent l'éfort de son bras;
Il ravageoit sa propre terre,
Ruinoit ses propres Etats.
Son Visir déploroit ce funeste ravage,
Sans oser lui rien témoigner;
Et quand il l'auroit fait, qu'auroit-il pû gagner?
Il ne l'eût qu'aigri davantage.
Il arriva pourtant un jour,
Que tous deux étant à la chasse,
Et loin du reste de la Cour,
Le Visir s'avisa d'un tour
Qui sçut colorer son audace.
Sire, je sçais, dit-il, la langue des oiseaux,
Rossignols, Fauvettes, Moineaux,
J'entends clairement leur langage;
Un habile Dervis, cabaliste & demi,
Honnête homme, & fort mon ami,
M'a procuré cet avantage.
Si Votre Majesté veut en voir des effets,
Ses vœux vont être satisfaits.
Le Sultan à cette merveille
Prêtoit une attentive oreille.
Le soir en s'en allant, ils virent deux Hiboux
Perchés sur un arbre, en presence:
Hé bien Visir, nous direz-vous,
De ces deux animaux quelle est la conference.

Le

Le Visir s'aprocha de l'arbre, & quelque tems
Fit semblant d'écouter ce qu'ils paroissoient
dire;
Puis rejoignant son Maître, ah! Sire,
Je ne redirai point ce que ces insolens
Sur Votre Majesté viennent de faire entendre.
Parle, dit le Sultan, & ne me cache rien,
Mot pour mot je veux tout aprendre.
Hé bien, dit le Visir, voici leur entretien.
Ils parlent d'unir leur famille,
L'un est pére d'un fils, & l'autre d'une fille
Qu'ils veulent ensemble établir;
Et voici ce que l'un disoit à l'autre pére:
Ecoutez, je prétens, mon frére,
Que nos enfans soient bien, qu'ils ne puissent
faillir,
Et pour que leur état soit durable & tranquile,
Je n'accorderai rien, si vous ne leur donnez
Trente villages ruinés,
Item quelque petite ville.
Oh! frére, a répondu l'autre Hibou, d'accord;
Cinq cent si vous voulez, allez je vous proteste,
Que, si le Sultan vit, nous en aurons de reste,
Il est pour les Hibous d'un merveilleux rapport,
Que son régne soit long, nous aurons pour a-
ziles
Tous les villages & les villes.
Le Sultan avoit de l'esprit,
Il sentit bien le trait, il le mit à profit,
Et s'arrête enfin dans sa course.
Que dans les gens d'esprit on trouve de ressource!
Il n'en est point de si fort entêté,
Même dans le cas de la haine,
Qu'avec du tour on ne raméne;
(*A Mercure.*)
Il faut, vous le voyez, orner la Verité.

MERCURE.

J'aurois tort de n'en pas convenir : je me rends : que m'ordonnez-vous ?

LA VERITE'.

D'aller tout présentement publier aux mortels que la Vérité s'est rendue fabuliste, qu'ils peuvent en toute sureté venir à elle, que sa rigueur est entiérement bannie, & qu'ils trouveront dans la douceur de ses réponses, des moyens infaillibles pour devenir heureux.

MERCURE.

J'obéis : puisse le Destin favoriser votre entreprise !

SCENE II.

LA VERITE' *seule.*

MErcure par la force de son Caducée va faire promptement paroître ces coupables, qui me sont si chers. Dieux ! secondez mes desseins, & donnez à mes paroles le charme de la persuasion. Voici déja quelqu'un.

SCENE III.

LA VERITE', LE GENTILHOMME, ET SON AMI.

L'AMI.

VEnez, vous dis-je, nous voici arrivés.

LE

LE GENTILHOMME.

Où m'amenez-vous donc? & quel eſt votre projet ridicule ?

L'AMI.

De grace laiſſez-vous conduire.

LA VERITE' *a part.*

C'eſt un Gentilhomme d'une Province éloignée qui paſſe ſa vie à tourmenter ſes vaſſaux.

L'AMI.

Grande Déeſſe, vous voyez devant vous deux hommes que les liens du ſang & ceux de l'amitié ont unis dès leur enfance.

LE GENTILHOMME.

O Ciel! que vois-je, & d'où vient que je friſſonne ?

LA VERITE'.

Aprochez, aprochez, la Verité ne veut pas vous effrayer.

L'AMI.

Sur le bruit que votre retraite étoit ouverte aux mortels, j'ai employé la ruſe & les efforts pour amener à vos pieds ce malheureux Ami, que la violence de ſon caractére rend odieux à tous ſes ſujets; mes ſoins & mes remontrances n'ont jamais pû rien gagner ſur la fougue de ſon tempérament, & je viens reclamer pour lui la douceur de vos expreſſions pour rendre le calme à ſes eſprits, & le remettre dans la voie de l'humanité & de la juſtice.

LA VERITE'.

Ce ſoin eſt généreux, & j'en ſuis touchée.

LE GENTILHOMME.

Quoi donc? & que voulez-vous dire, de quelles violences m'accuſez-vous? quoi? parce que je me fais obéir, que je me fais ſervir plus réguliérement qu'un autre par des ſujets qui y ſont obligés, vous me trouvez répréhenſible?

ma naissance & mes droits ne m'y autorisent-ils pas?

LA VERITE'.

Si votre naissance établit cette autorité, elle fonde en même tems l'obéïssance des autres, & je suis sûre qu'ils s'y portent naturellement sans que vous ayez besoin de force pour les y réduire.

LE GENTILHOMME.

Oüi, Madame; mais ils l'oublieroient bientôt, cette obéïssance, si je me relâchois de ma sévérité.

L'AMI.

Vous l'entendez grande Déesse.

LA VERITE'.

Et j'en frémis. (*Au Gentilhomme,*) Mais Monsieur.....

LE GENTILHOMME.

Comment donc? ma naissance....

LA VERITE'.

Oh! Monsieur, permettez-moi de vous dire que quelqu'un qui n'a que ce mot dans la bouche, témoigne qu'il n'a rien de plus dans l'esprit: d'ailleurs se la procure-t-on à soi-même, cette naissance? Pourquoi donc tant s'en glorifier?

De sa naissance on n'est point maître,
L'orgueilleux, bouffi de son être,
Ne veut point sçavoir que la part
En appartient toute au hazard:
On juge cependant sur les noms, sur les titres:
Maudites à jamais soient les premieres vitres,
Qui se chargérent d'un blazon,
Pour indiquer une Maison!
Si la Vertu pour-lors eût tenu les registres,
On ne connoîtroit pas tel & tel écusson.

Mais revenons à vous, ces excès auſquels

vous

vous vous livrez, vous procurent-ils le bonheur, & n'en jouiriez-vous pas plus surement si votre cœur étoit tranquile? il y a plus, pouvez-vous être sans crainte?

LE GENTILHOMME.

Moi de la crainte? ah! vous ne me connoissez pas.

L'AMI.

C'est nous qui la ressentons pour lui.

LA VERITE'.

LE LION, LE RENARD, ET L'HOMME.

FABLE.

DAns un fonds de forêt un Lion furieux
Accabloit ses Sujets d'un joug impérieux;
Et sur la moindre bagatelle,
Par un affreux rugissement
Il prononçoit d'abord la Sentence mortelle
Que l'exécution suivoit dans le moment.
Est-ce par l'effroi que l'on régne?
Faut-il toujours punir, & toujours alarmer?
Non non, un Roi qui veut seulement qu'on le craigne,
Est moins Roi que celui qui sçait se faire aimer.
Cette maxime juste & sage
N'étoit point du goût du Lion;
On n'osoit pas pourtant faire rebellion,
C'eût été s'exposer au plus affreux carnage.
Les animaux n'avoient pas tort,
Le Lion étoit le plus fort;
Il fallut employer l'adresse.
Maître Renard voulut bien s'y prêter,
Il étoit expert en finesse,

Et le Lion par fois daignoit le consulter.
Sire, dit-il, votre pouvoir suprême
Doit par tout l'univers vous faire respecter
A l'égal de Jupiter même;
Je sçais portant qu'on y veut attenter,
Et je ne puis plus vous le taire;
Certain animal téméraire
Vient roder autour de ces bois;
Et voulant s'ériger en maître de la terre,
Il doit vous déclarer la guerre,
Et vous faire subir ses lois:
Je ne sçais pas trop bien encor comme on le nomme,
Je crois pourtant qu'on l'apelle Homme.
Mais je l'ai vû, tout comme je vous vois,
Il s'est même deux fois aproché de l'enceinte
Où Votre Majesté repose quelquefois,
Et même votre garde a marqué de la crainte.
Miserables sujets, dit le Lion en feu,
Je dois seul, il est vrai, suffire à ma défense,
Mais c'est assez, viens me montrer le lieu
Où de mon ennemi je puis tirer vegeance.
Demain, dit le Renard, vous serez triomphant,
Nous n'aurons dans les champs qu'à dévancer l'Aurore.
Ils partent, & d'abord ils trouvent un enfant:
Quelle est, dit le Lion, cette étrange pécore?
Est-ce là l'Homme? non, il ne l'est pas encore;
Allons plus loin, vos vœux ne seront point déçus;
Je vois là-bas, sous ces arbres touffus,
Quelque chose à l'Homme semblable:
Ils aprochent, c'étoit un vieillard tout perclus;
Cassé, gouteux & miserable,
Qui faisoit pour les fuir des efforts superflus:
Est-ce là l'Homme? non, celui-là ne l'est plus;
Où donc rencontrer cette espéce,

Dit

Dit le Lion fougueux, te mocques-tu de moi?
Non, Sire, non; j'ai trop de respect pour
mon Roi;
Mais je vois l'Homme enfin, serviteur, je vous
laisse.
C'étoit un chasseur très-adroit,
Bien monté, bien armé, plein de force &
d'audace,
Qui d'un dard lancé ferme & droit
Etend le Lion sur la place.
Quelle atteinte, dit le Lion!
Ma puissance est évanouie;
L'Homme est le maître de ma vie!
Je le confesse à ma confusion.
Méchans, sçachez donc vous connoître;
Il n'en est point, qui dans l'occasion
Ne puisse rencontrer son maître.

LE GENTILHOMME *se jette aux pieds de la Verité.*

Ah! Déesse de quels traits de lumiére mon esprit se sent frapé! quelles graces j'ai à vous rendre!

L'AMI.

Quel triomphe pour l'amitié!

LA VERITE' *à l'Ami.*

Le piége où vous avez conduit le Lion ne lui sera que salutaire.

Au Gentilhomme

Allez, Monsieur, retournez dans vos terres, & faites-y votre bonheur de celui que vous procurerez aux autres.

Ils s'en vont.

SCENE IV.

LA VERITE' *seule.*

VOilà un heureux commencement; s'il pouvoit avoir des suites, je me sçaurois bon gré du parti que j'ai pris.

SCENE V.*

L'AMBITIEUX, LA VERITE'.

L'AMBITIEUX.

QUel changement, Déesse, vous venez d'operer dans le Gentilhomme qui sort de ces lieux! il étoit inaccessible à tous ses voisins, & il vient de me prévenir d'honnêteté.

LA VERITE'.

Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver de pareilles faveurs; car aparemment vous avez vos raisons pour venir me trouver?

L'AMBITIEUX.

Ce ne sont pas tout-à-fait les mêmes, Déesse, & je suis dans un cas un peu different; j'ai une terre voisine de la sienne, aussi considérable

* Cette Scéne a été ajoutée depuis les prémiéres representations.

ble pour le moins; j'y goûte une tranquilité parfaite, j'y suis aussi cheri que respecté; mais cet état m'ennuye, il est trop borné pour un homme comme moi, & je sens que je suis né pour quelque chose de plus grand.

LA VERITE'.

Mais si vous convenez que vous êtes heureux, que voulez-vous de plus?

L'AMBITIEUX.

Sortir de cette obscurité, qui ne convient point à quelqu'un qui se sent un certain talent, & me mettre dans la route de la fortune & des grandeurs.

LA VERITE'.

Prenez-y garde; cette route est périlleuse, & puisque vous êtes tranquile, croyez-moi, ne changez point votre situation.

L'AMBITIEUX.

Je ne sçai que vous dire, Déesse; mais il me semble que si j'étois à la Cour, j'y pourois faire mon chemin, je serois à la source des graces, & je sçaurois comme un autre me mettre à portée d'en obtenir.

LA VERITE'.

Si vous me disiez que vous voulez servir dignement votre Prince, & vous rendre utile à votre Patrie, j'aprouverois vos intentions; mais aller à la Cour, pour y être confondu avec une certaine espéce d'inutiles, qu'on y regarde comme un fleau, croyez-moi encore une fois, tenez-vous-en à la vie que vous menez, elle est plus satisfaisante, & moins orageuse.

LE SERIN
FABLE.

DAns un riant bosquet, un Serin retiré,
Goûtoit le sort le plus tranquile,
Souverain d'un charmant azile
Des oiseaux d'alentout il étoit adoré:
Nul embarras, nulles allarmes,
Chaque jour mille nouveaux charmes;
Si l'amour quelquefois allumoit ses désirs,
Les échos confidens de ses flames secrettes
N'étoient jamais ses interprétes
Que pour célebrer ses plaisirs.
Que pouvoit-il enfin desirer davantage?
Mais quoi? faut-il que le plus sage
Par la possession se lasse du bonheur?
Il voulut à la Cour être plus en honneur.
Il entreprend donc le voyage;
Mais dans le trébuchet d'un Courtisan huppé
Le crédule Serin fut bien-tôt attrapé;
Ample provision fut d'abord préparée,
Le millet, le biscuit, rien ne fut épargné;
Mais pour quelqu'un né libre, & qui même
a régné,
Qu'est-ce qu'une cage dorée?
Chaque esclave de la maison,
Maint Perroquet, mainte Perruche,
Lui cherche quérelle, & l'épluche,
Tous jaloux du nouveau mignon,
Il eût même plus d'un lardon
De la Pie & de la Guenuche;
Est-ce tout? un Chat du complot
Un beau matin en fit pâture:
A quoi le vieux matois donna telle tournure;
Que le maître n'en sonna mot.

(*A l'Ambitieux.*)

Etes-vous curieux de pareille avanture?

L'AM-

L'AMBITIEUX.

Voilà qui est fort bien; mais je ne me tiens point battu, & je vais rassembler mes fonds pour aller faire une tentative.

LA VERITE'.

Vous êtes bien le maître; mais je vous attends au retour, si quelque Chat ne s'y oppose pas.

SCENE VI.

LA CAPRICIEUSE, LA VERITE'.

LA CAPRICIEUSE.

AH! Déesse, j'ai recours à vous, ne trompez point mon espérance; vous êtes la Verité, vous lisez dans tous les cœurs, accordez-moi votre secours.

LA VERITE'.

Parlez, ma belle enfant; qui peut vous agiter si fort?

LA CAPRICIEUSE.

Je suis la plus malheureuse personne du monde, j'aime & je crains de n'être point aimée.

LA VERITE'.

Vous meritez cependant de l'être, la jeunesse & la beauté vous en assurent le privilége.

LA CAPRICIEUSE.

Et quand j'aurois ces avantages, suffiroient-ils pour me rassurer?

LA VERITE'.

Il est vrai qu'ils ne sont rien sans la douceur; elle est l'ame de la beauté, & vous avez une vi-

vivacité qui ne me paroît pas douce.

LA CAPRICIEUSE.

Je vous avouerai, grande Déesse, que lorsque l'impatience me prend, je ne suis plus la même, mais ce n'est jamais que lorsqu'on m'en donne sujet.

LA VERITE'.

Cela est-il bien vrai? je ne sçais, mais je vous soupçonne d'avoir de l'humeur.

LA CAPRICIEUSE.

Ah! vraiment je n'en disconviens point; mais quand elle est occasionnée, cette humeur, ce n'est plus ma faute.

LA VERITE'.

C'est donc celle de votre Amant?

LA CAPRICIEUSE.

Il faut bien que cela soit ainsi.

LA VERITE'.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA CAPRICIEUSE.

Ecoutez; je ne sçais donc pas comment cela se fait, il me semble pourtant que c'est moi qui ai toujours raison.

LA VERITE'.

Comment croyez-vous cela possible?

LA CAPRICIEUSE.

C'est que je trouve toujours matiére à lui faire querelle.

LA VERITE'.

Que fait-il pour se l'attirer?

LA CAPRICIEUSE.

Tout, Déesse; cela ne peut point se détailler; il n'a ni attention, ni délicatesse, & dans les choses qui pourroient me plaire, jamais il n'a sçu me deviner; il n'a pas même les hazards pour lui.

LA VERITE'.

Peut-être aussi en demandez-vous trop?

LA CAPRICIEUSE.

Aussi je le rebutte, & je l'humilie, il faut voir.

LA VERITE'.

Fort bien; & comment suporte-t-il vos mauvais traitemens?

LA CAPRICIEUSE.

Quelquefois il se justifie si doucereusement qu'il m'en affadit: quelquefois aussi il a l'impertinence de ne rien répondre, cela me pique encore davantage, & je finis par le chasser.

LA VERITE'.

Ensuite?

LA CAPRICIEUSE.

Ensuite il revient; cela se passe; mais cela ne tarde pas à recommencer.

LA VERITE'.

Voilà vraiment un commerce des plus doux.

LA CAPRICIEUSE.

Mais, Déesse, comment faire? après tout ne doit-il pas suporter mes humeurs? . . . . (*tendrement.*) Si cependant il s'en lassoit, (car voilà ce que j'apréhende,) je vous avoue que je serois au desespoir.

LA VERITE'.

Hé bien, ne vous mettez pas dans le risque de l'éprouver.

LA CAPRICIEUSE *changeant de ton.*

D'un autre côté aussi, s'il se rebutoit aisément, il faudroit que son amour fût bien médiocre; & s'il m'aime si peu, il ne mérite pas que je me contraigne, & que je fasse rien pour le conserver. (*Vivement.*) Allons, allons, je ne veux plus le ménager, je vais lui déclarer que je ne veux plus le voir; nos parens

sont d'accord, je vais les trouver, & rompre tout.

LA VERITE'.

Hé bien, ne voilà pas que vous vous allumez encore de vous-même?

LA CAPRICIEUSE

Ah! Déesse ayez pitié de mon état, & de grace dites-moi ce qu'il faut que je fasse?

LA VERITE'.

Que vous vous calmiez; que vous preniez des sentimens plus doux, sans quoi vous serez toujours malheureuse; mais il n'y a pas de tems à perdre, songez qu'il sera trop tard quand vous cesserez d'être aimable, écoutez, pour vous en convaincre, la Fable de la Corme & de la jeune Fille.

Une Corme brillante & fraîche,
D'une jeune Fillette avoit charmé les yeux;
Mais ce fruit qui sembloit un fruit délicieux,
Au goût parut dur & revêche.
Quoi, lui dit la Fillette! un si beau coloris
Cache une amertume éfroyable;
Et pour te trouver agréable,
Il faut que par le tems tes apas soient flétris?
Que ton injustice est extrême!
Lui répondit la Corme, eh! n'es-tu pas de même,
Par l'effet seul de ton humeur?
Te voilà jeune, fraîche, belle,
Ton amant est tendre, & fidéle,
Et loin d'avoir cette douceur,
Qu'annonce de tes traits la grace naturelle,
Tu n'as qu'amertume & qu'aigreur:
Crois-moi, n'attend pas que les rides
Amortissent ton âpreté,
Les injures du tems ne sont que trop rapides,
C'est un cruel moyen de perdre sa fierté.

LA CAPRICIEUSE.

Ah! Déesse que vous me frapez! vraiment je me souviendrai bien de votre Fable.

LA VERITE'.

Cela ne suffit pas: il faut que vous en profitiez.

LA CAPRICIEUSE.

J'y compte bien aussi: cependant cela m'inquiéte.

LA VERITE'.

Et pourquoi?

LA CAPRICIEUSE.

C'est que si je vas changer, que pensera-t-il de moi?

LA VERITE'.

Vous le comblerez de joie, & il vous en aimera encore davantage.

LA CAPRICIEUSE.

Oui, mais je ne pourrai donc plus le gronder?

LA VERITE'.

Vous ne le voudrez plus même.

LA CAPRICIEUSE.

Oui-dà; je commence à sentir que cela sera mieux.

LA VERITE'.

Allez faire votre bonheur, & ma gloire; allez avec confiance lui donner la main.

LA CAPRICIEUSE *en s'en allant.*

Il va être bien étonné!

***

SCE-

SCENE VII.

LA VERITE' *seule.*

JE le crois: ç'eut été cependant grand dommage qu'elle ne fût pas venue ici; mais la voila corrigée, & son exemple en pourra corriger d'autres. Qu'entends-je?

SCENE VIII.

ARLEQUIN en Gascon, LA VERITE'.

ARLEQUIN.

OH! taho! taho! par la sandis! ceci est plaisant! on ne trouve personne dans ce bois; personne pour annoncer un homme de ma coténquence!

LA VERITE'.

Oh oh! voici un singulier personnage! & qui êtes-vous, Monsieur l'homme de conséquence?

ARLEQUIN.

Qui je suis? ah! Cadedis on voit bien que vous n'êtes qu'une Provinciale: quoi? vous ne connoissiez pas le Chevalier de la Trichardiére, Chevalier, Seigneur de la Gourmandiére, & autres lieux; grand homme de guerre, de jeu, de table, & de ruelle?

LA

LA VERITE'.

Non, & je vous assure que je ne suis pas tentée de faire connoissance.

ARLEQUIN.

Oh, oh! en voici bien d'un autre! & qui êtes-vous, vous-même, pour refuser tant d'honneur? sçavez-vous bien que vous perdez tout, de ne pas connoître le plus illustre Habitant des bords de la Garonne? je vous trouve cependant assez de mon goût: dites-moi un peu votre nom, & aprenez-moi (si vous en sçavez) des nouvelles d'une Déesse, qu'on apelle la Verité.

LA VERITE'.

Je vois bien que vous n'en avez nulle notion, puisque vous la méconnoissez quand vous êtes devant elle.

ARLEQUIN.

Quoi, vous l'êtes vous-même? Cadedis, je vous fais excuse; nous autres Gascons nous sommes dispensés de vous connoître.

LA VERITE'.

Je sçais qu'il y en a une espéce dans le cas que vous dites, mais j'en connois une autre qui fait profession du contraire, & que je regarde comme mes plus fidéles Sujets; mais parlons de vous, quel motif vous améne?

ARLEQUIN.

Une affaire, qui intéresse grand nombre de mes compatriotes, & moi plus que tout les autres: je vous ai dit mes qualités en partie; mes actions sont encore plus célébres; mais entre nous, on n'en croit pas un mot: or sur le bruit qui vient de se répandre, que vous donnez aujourd'hui une audience publique, je suis venu *incognito*, en bonne fortune, pour convenir ensemble de nos faits.

LA

LA VERITE'.

Je crois que nous aurons de la peine à nous accorder.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne le voudrez pas; *primò*, je ſouhaiterois que la connoiſſance une fois faite, vous remiſſiez la Nation en honneur; car que diable! il faut parler vrai, (& gardez-moi le ſecret) on nous regarde nous autres dans tous les païs du monde, comme les antipodes de la verité.

LA VERITE'.

Ne confondons point encore une fois; parlez de ceux de votre eſpéce; je trouve en effet que c'eſt là leur ſituation par raport à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort: car enfin nous n'en ſommes pas ſi éloignés; & voici comment cela peut ſe prouver. Nous avons dans notre païs le cœur haut, l'eſprit de même; ce qui ſe preſente à notre imagination de grand, & d'héroïque, nous convient ſi fort, que nous ne diſons l'avoir fait, que parce qu'en effet nous ſommes très-capables de le faire.

LA VERITE'.

C'eſt à peu prés la même choſe, & on a tort de vous chicaner pour ſi peu.

ARLEQUIN.

Or ce principe bien poſé, je crois qu'il eſt de votre juſtice de donner crédit à nos paroles, & d'y mettre une couche de votre vernis pour qu'on les prenne pour des vérités. Nous deviendrons par ce moyen une Hiſtoire vivante, plus frapante & plus utile mille fois que les Commentaires de Céſar.

LA

LA VERITE'.

Vous faites là une belle propoſition à la Vérité.

ARLEQUIN.

Comment donc? eſt-ce que cela ne vaut pas fait?

LA VERITE'.

Non, ſans doute, & je ne reviens point de votre ſécurité.

ARLEQUIN.

Hé bien, il faudra s'en conſoler. C'eſt un pas de Clerc que j'ai fait; ce n'eſt pas une affaire pour un Gaſcon. Mais auſſi c'eſt ma faute, pourquoi diable avoir des ſcrupules? Adieu, Madame, nous nous ſommes bien paſſés de vous juſqu'à preſent, nous nous en paſſerons bien encore; & cela ne nous empêchera pas de faire les délices de toutes les tables.

LA VERITE'.

Que dites-vous, je vous prie? & que parlez-vous de tables?

ARLEQUIN.

Que nous n'en ferons pas moins les délices, quoique vous nous refuſiez votre attache.

LA VERITE'.

Comment? eſt-ce qu'on n'eſt pas encore déſabuſé de vous y recevoir?

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous, déſabuſé? vous trouvez donc cela un abus? hé qui voulez-vous donc qu'on y admette à notre préjudice? nous qui ſommes l'ame de la converſation, les arcboutans de la joye, & l'exemple du grand apétit?

LA VERITE'.

Sur ce pied-là vous ne ſortirez point d'avec moi ſans remporter quelque choſe.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à donner.

LA VERITE'.

Non, je ne vous demande, que de m'entendre, voulez-vous?

ARLEQUIN.

Je suis plus complaisant que vous. Je vous écoute.

LA VERITE'.

LES CHIENS, ET LE MAISTRE-D'HOSTEL.

FABLE.

UN Maître de maison donnoit un grand festin,
Dont les préparatifs étoient considérables;
On devoit servir quatre tables
De vingt couverts, & du plus fin.
Le Barbet du logis, voyant que l'ordinaire
Ce jour-là seroit bien plus fort,
Crut qu'il pouvoit prier un Bracque son compére;
Un ami méne l'autre, aurois-je si grand tort,
Dit-il, si le voisin prenoit part à la chére
Qu'aujourd'hui chez nous on va faire?

ARLEQUIN *interrompant.*

Hé bien, voilà un honnête homme de Barber, nous en usons de même parmi nous autres.

LA VERITE'.

Ecoutez-moi:

Il va donc le trouver, & lui dit: Suis mes pas,
Je t'invite aux aprêts d'un fucculent repas,
Je ne t'en dis pas davantage;
Mais aiguise tes dents, tu peux être certain
De manger pour le jour, & pour le lendemain.
Bon! dit le Bracque, bon message!
Que tu viens à propos! car je me meurs de faim.

A ces mots l'on s'embrasse, & pour plus d'assurance
Les deux amis en diligence
Volent à la Cuisine, où sans aucun danger
Ils s'aprêtoient à bien manger;
Là de plus de cent mêts, plusieurs tables couvertes
Attendoient la derniére main;
Aussi-tôt l'étranger, les narines ouvertes,
Quelle flatteuse odeur! quelles bonnes desserтes
Nous aurons tantôt, mon voisin!
Oüi, dit l'autre, à present souffre que je te quitte,
Je reviendrai bien-tôt; alors le Parasite
Se mit en un coin à l'écart,
Portant sur tous les mêts un avide regard,
Se gardant sur-tout de paroître;
Mais le Maître-d'hôtel l'aperçoit en entrant,
Et sans autre façon par la patte le prend
Et le jette par la fenêtre;
Le Bracque demi mort se reléve & s'enfuit?
Un autre le trouve & lui dit,
Quel saut! d'où viens-tu donc? Je viens de me repaître;
Mais j'ai si fort mangé, que j'en suis étourdi,
Je me suis fourvoyé peut-être.
Peut-être! oh! pour le coup, le peut-être est hardi,
Il est vraiment de la Garonne.
Tout Parasite est dans ce cas,
Quand il est éconduit, il n'en parle à personne;
Et quand il fait de bons repas,
Sa vanité ne conte pas
Tous les traits douloureux dont on les assaisonne.

ARLEQUIN.

Hé bien c'est un remarque de notre bon esprit.

LA VERITE'.

Oui; vous n'êtes discrets qu'en pareil cas.

ARLEQUIN.

Mais en parlant de manger, n'y auroit-il pas moyen de se raffraîchir ici?

LA VERITE'.

Je ne vous le conseille pas: si vous alliez trouver un Maître-d'hôtel?

ARLEQUIN. (*il a peur.*)

Ce sera donc pour une autre fois.

(*Il s'en va*

LA VERITE'.

O le grand homme de guerre! mais qui sont ceux que je vois arriver?

SCENE IX.

LE POETE, LE PROTECTEUR, ET LA VERITE'.

LA VERITE'.

A Qui en voulez-vous, Messieurs?

LE PROTECTEUR.

A votre air, il est aisé de juger que vous êtes la Déesse que nous cherchons?

LA VERITE'.

Je suis la Verité: à quoi puis-je vous être utile?

LE PROTECTEUR.

J'aurai l'honneur de vous le dire dans un moment. Moi, je suis un homme opulent, qui ai du goût, vous le croyez sans peine? je suis en état de rassembler chez moi ce qu'on apelle la bonne compagnie, & on en est sur, en faisant bonne chére, aussi j'ai tous les jours ce qu'il y a de mieux. J'aime Monsieur, c'est un des grands Auteurs de notre siécle; je l'aime, j'en fais les honneurs, & la mode en est venuë parmi nous autres; il n'y a point de Maître de Maison aujourd'hui qui ne doive avoir son bel esprit. Monsieur est donc le mien. je le prône, je le protége. Quand il est question de faire réussir quelqu'un de ses Ouvrages, je ne m'y épargne point, & nous sommes un certain nombre de gens, qui, lorsque nous l'avons entrepris, faisons le destin des

Pie-

Pieces, & déterminons le public à joindre ſes aplaudiſſemens à nos ſuffrages.

LA VERITE'.

Comment! le bon ne réüſſit plus par lui-même? il lui faut le ſecours de la brigue! J'avoüe que je ne m'attendois pas à cette nouveauté.

LE PROTECTEUR.

Oh! c'eſt qu'il y a long-tems que vous n'avez vû ce Païs-ci, vous conviendrez cependant que cela eſt plus ſéant. Il eſt vrai que nous ne proſpérons pas toûjours; le public prend quelquefois le travers; & comme il a la multitude de ſon côté, Monſieur a eu la mortification de voir ſouvent ſiffler des Ouvrages, que nous avions admirés dans notre ſociété, & qui effectivement étoient dignes de notre admiration. Or, j'ai voulu vous le preſenter pour vous prier de lui accorder, à ma conſidération, quelques préſervatifs qui le miſſent à l'abri de ſemblables accidens.

LA VERITE', *au Poëte.*

Mais qu'eſt-ce qu'on vous reproche, Monſieur?

LE POETE.

Un beau défaut, grande Déeſſe, d'avoir trop d'eſprit.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois pas à celui-là.

LE POETE.

Je ne veux rien dire de commun, ni ramper avec le vulgaire; je veux du neuf, du ſingulier, de l'extraordinaire. Quand il ſe preſente, par exemple, une idée ſimple à placer, je dis ſimple comme oüi & non, ne croïez pas que je la rende de même. Je l'envelope, je l'entortille, & je la rends ſi compoſée, qu'elle en devient toute ſublime. Vous me deman-

derez peut-être comment je m'y prends? Le voici: j'imagine d'abord un tour bien escarpé, ensuite je choisis les mots les moins propres, & les moins faits pour aller ensemble; & cela bien exécuté, produit nécessairement ce beau désordre qui fait le mérite des Pindares.

LA VERITE'.

Pour-lors il est dans les mots, ce désordre, & je ne crois pas que ce soit le beau. Voilà pour moi des choses bien nouvelles! Et le public?

LE POETE.

Le public n'y entend rien.

LA VERITE'.

Je le crois.

LE PROTECTEUR.

Mais nos amis parlent aussi-tôt d'exclamations & de battemens de mains, & l'Ouvrage va aux nues.

LA VERITE'.

Vous convenez cependant qu'il vous est arrivé de petits malheurs?

LE PROTECTEUR.

Il est vrai; mais il nous est arrivé aussi d'y mettre ordre.

LA VERITE'.

Et comment faisiez-vous?

LE PROTECTEUR.

Nous allions de maisons en maisons, sur tout dans celles qui sont engagées à soutenir notre parti; nous pressions tout le monde de retourner à la Piéce en question; & on étoit tout étonné de voir à la deuxiéme representation d'une Piéce qui avoit été bien sifflée le premier jour, cette affluence de gens de connoissance qui sont les oracles du goût, & les arbitres du succès.

LA

LA VERITE'.

Voilà bien des peines pour soutenir de mauvaises choses; & ces gens-là sont bien dupes de s'ennuyer de gaieté de cœur.

LE PROTECTEUR.

Il y a bien quelque chose de cela; & c'est pour marcher à pas plus surs que nous venons vous implorer.

LA VERITE' *Au poëte.*

Voudriez-vous entendre une Fable?

LE POETE.

Vous me ferez bien de l'honneur.

LA VERITE'.

L'OISELIER ET LE ROSSIGNOL.

FABLE.

UN Oiselier fameux tenoit des magasins,
De Perroquets & de Serins,
Aux uns il enseignoit un assez plat langage,
Aux autres, quelque méchant air;
Mais qu'importe au Marchand; il les vendoit bien cher.
Un jour, quelqu'un lui dit que c'étoit grand dommage,
Qu'il n'eût pas entrepris encor
D'instruire un Rossignol; que son tendre ramage
Le deviendroit bien davantage,
Et qu'il lui vaudroit un trésor.
Le Marchand aussi-tôt court au prochain bocage,

Y tend en hâte un trébuchet;
L'Oiseau chantant y fut pris net,
Et dès le soir fut mis en cage.
Le lendemain dès le matin,
La troupe ailée, avec emphase,
Fit bruire, l'un son refrain,
Et l'autre sa méchante phrase;
Ce bruit, du Rossignol redoubla le chagrin,
Il en fit à l'Aurore une plainte si tendre
Que l'Oiselier dans le moment
Vit les autres gosiers se taire pour l'entendre;
Lui-même fut saisi d'un doux ravissement.
L'oiseau flatté de ce silence
Fait encor de nouveaux efforts
Et soutient ses divins accords
D'une plus brillante cadence.
Le public vint en foule à ces concers nouveaux.
Et le Marchand convint qu'avec sa tablature,
Il eût gâté des chants si beaux.
Les plus parfaits accens sont ceux de la nature.

LE PROTECTEUR.

Oh! Monsieur n'aura pas de peine d'en faire autant; & je vous le garantis dans peu le Rossignol de votre Fable.

LA VERITE'.

Tant mieux, quand Monsieur puisera dans le sein de la nature, il y pourra parvenir. Mais plus de cinquante, plus d'extraordinaire.

LE PROTECTEUR.

Non, non, ne vous mettez pas en peine. Je vais d'avance l'annoncer pour tel, & en même tems dire merveilles de vous.

LA VERITE'.

Non, Monsieur, croyez-moi, attendez sur cela l'aveu du Public; laissez-lui la liberté d'en juger. & retenez bien la Fable que je vais vous dire, elle vous convient assez.

LE

LE PROTECTEUR.

A moi aussi, une Fable.

LA VERITE'.

Vous en méritez bien la façon.

L'AURORE, ET LE COQ.

FABLE.

UN Coq au lever de l'Aurore,
Se signaloit par ses clameurs,
La Déesse qui vient arroser de ses pleurs
Les aimables presens de Flore,
Dit au Chantre importun à quoi bon tous ces cris ?
Pourquoi troubles-tu mes mistéres ?
J'annonce, dit le Coq, aux mortels endormis,
Votre lever, & leurs affaires ;
Et d'ailleurs en sujet soumis,
Je vous rends par mes chants des hommages sincéres.
Laisse, lui dit l'Aurore, & ma gloire & tes soins,
Les mortels sçavent leurs besoins,
Leurs avides desirs les éveillent de reste ;
Celui qui vit heureux, par toi le devient moins,
Et le malheureux te déteste ;
Quant à ma gloire, je proteste
Que j'y renonce pour jamais,
S'il faut la tenir de tes faits.
J'en dis autant que la Déesse,
Vos clameurs me font tressaillir,
Je desire un Laurier d'une plus noble espece ;
Le Public a le seul que je cherche à cueillir.

LE PROTECTEUR.

Vous pouviez m'épargner une pareille comparaison ; mais je m'en vengerai, & Monsieur

& moi, nous allons faire une bonne brochure contre la Vérité Fabuliste.

LA VERITE'.

Vous ne m'étonnerez point, & vous me fâcherez encore moins; c'eſt la ſeule façon dont je ſois bien aiſe que vous parliez de moi.

Ils s'en vont.

SCE-

SCENE X.

LA VERITE' *seule.*

JE remarque une chose, il est plus facile de détruire les vices, que de corriger les ridicules: mais poursuivons; j'aperçois un Homme avec une grande suite, c'est sans doute un grand Seigneur, ou quelque gros Financier. Je prévois que cette cure aura sa difficulté.

SCENE XI.

LE FASTUEUX, LA VERITE'.

LE FASTUEUX *à sa suite.*

Tenez-vous éloignés, vous autres, & empêchez qu'on ne vienne nous interrompre. Grande Déesse! je viens à vos pieds déposer le faste qui m'environne, & vous demander cette paix intérieure, à laquelle je ne puis parvenir.

LA VERITE'.

Levez-vous, & dites-moi qui vous êtes?

LE FASTUEUX.

Il faut vous parler vrai; je suis malheureux, & cependant je suis un homme comblé des biens de la fortune.

LA VERITE'.

Je n'en suis pas surprise; les richesses ne sont pas faites pour rendre les Hommes heureux, elles doivent nécessairement produire le contraire.

LE FASTUEUX.

Je ne l'éprouve que trop; cependant je fais usage des trésors que je possède, j'ai une maison superbe, grand nombre d'équipages, de valets, une fort grosse table, la fréquentation des Grands; je suis sans cesse dans les plaisirs.

LA VERITE' *l'interrompant.*

Dites, dans ce qu'on est convenu d'apeller ainsi.

LE FASTUEUX.

Et malgré cela je porte dans le cœur un poi-

son

son secret qui me tuë, & qui me rend insipides les plus piquantes voluptés.

LA VERITE'.

En devez-vous être étonné? y a-t-il rien dans ces excès qui puisse satisfaire la nature, ils ne peuvent que la fatiguer & la détruire, puisqu'ils sont tous ou forcés ou déplacés.

LE FASTUEUX.

Mais, Déesse, à quoi donc employer mes richesses?

LA VERITE'.

A des choses utiles, & au plaisir de faire du bien.

LE FASTUEUX.

Oüi, mais vous conviendrez qu'il n'y a qu'une façon dans le monde de faire une belle dépense, & quand on est dans le cas, conviendroit-il de s'y refuser?

LA VERITE'.

Erreur; on doit se dégager de ces usages, puisqu'enfin ils ne font point le bonheur, & joüir dans une vie simple d'une plus saine felicité. Vous en trouverez la comparaison dans la Fable que je vais vous dire.

LE

LE CHATEAU, ET LA FERME.

FABLE.

SUr la cime d'une montagne,
Qui commandoit au loin une vaſte Campagne.
Un orgueilleux Château s'élevoit dans les Cieux;
Les dehors preſentoient aux yeux
Cette admirable architecture
Dont la Gréce autrefois nous traça la ſtructure;
Les dedans étoient pleins d'ornemens gracieux,
Tableaux choiſis, belle ſculpture,
Meubles galans & précieux,
Jardins fleuris & ſpacieux,
Où l'art faiſoit en maître obéir la nature,
Art, qui ſouvent la défigure,
Car le ſimple eſt toujours le mieux.
Là dans le ſein de la moleſſe
Des Habitans de toute eſpéce
Se renouvelloient nuit & jour,
Et venoient varier l'yvreſſe,
Ou de Bachus, ou de l'Amour.
Un peuple de Valets, grand bruit & longue chére
Faiſoient qu'on n'y repoſoit guére.
Une Ferme, au contraire, au bas de ce Vallon,
Se tenoit humblement & bordoit la prairie,
Un ſellier ſervoit de ſallon;
Et le ſoir quand la Compagnie
Revenoit du travail, un repas aprêté
Par la ſeule frugalité,

Ré-

Répandoit ce sommeil précieux pour la vie
Qui tempére, & qui fortifie,
Et dont jamais Château n'éprouva la bonté.
Ici c'étoit la laiterie
Où régnoit la fraîcheur avec la propreté,
Là de nombreux troupeaux dans une bergerie,
Qui faisoient du Pasteur toute la volupté,
Et dans la cour, l'espece utile
De mainte & mainte volatile.
Un soir le Château, glorieux
De représenter dans la Fête
Que l'on donnoit à deux beaux yeux,
(Dont son Maître en payant avoit fait la conquête,)
Voyoit de toutes parts ses murs illuminés
Attirer du Passant les regards étonnés;
Il contemple la Ferme, & d'un ton ironique,
Tu vas, dit-il, cacher aux yeux du spectateur
L'éclat de mon ordre Ionique,
Tu m'offusques par ta hauteur;
Ferme, ma douce amie, es-tu si tiranique,
Que tu veuilles toujours briller à mes dépens?
Superbe, lui répond la Ferme, je t'entends.
Plus que moi tu te crois illustre,
Mais un faux orgueil te séduit,
Aprend que c'est à mon produit,
Que tu dois l'éclat de ton lustre.
Ces fertiles guerets, qui les a cultivés?
Qui moissonne ces grains, dont mes granges
sont pleines?
Ton Maître & ses Valets labourent-ils mes
plaines?
Font-ils venir le vin dont-ils sont abreuvés?
C'est mon éternelle abondance
Qui fit jusqu'ici ton soutien,
Mais ton fastueux entretien
De ton Maître & de toi fera la décadence.
Cette menace, hélas! eut bien-tôt son effet,
Le Château fut mis en decret,
Je crois qu'aisément on devine

Que

Que cela veut dire en ruine;
Tandis qu'en sa simplicité,
Par un travail toujours utile,
La Ferme acquit encor plus de solidité,
Et voulut bien donner azile
Au Maître du Château dans son adversité.

LE FASTUEUX.

Oh Ciel! qu'entends-je? & quelle image effrayante pour moi?

LA VERITE'.

Dites consolante.

LE FASTUEUX.

Oüi, Déesse, mes yeux sont ouverts, & je goûte d'avance les avantages de mon changement.

SCENE XII.

MERCURE, LA VERITE', LE FASTUEUX.

MERCURE.

Hé bien, Déesse, je viens sçavoir où vous en êtes?

LA VERITE'.

Vous le voyez, ce mortel étoit livré aux plus grandes erreurs, & il s'est rendu à la Verité.

MERCURE.

Je vous améne aussi les sujets du Gentilhomme que vous avez corrigé; ils viennent en foule vous rendre graces du changement de leur Seigneur.

LA VERITE'.

Qu'ils entrent, je les verrai avec plaisir.

LE FASTUEUX.

Je veux me joindre à eux avec ma suite.

LA VERITE'
au Public.

C'Est à vous maintenant, Messieurs, à prononcer
Sur la Verité Fabuliste:
Aprouvez-vous qu'elle persiste
Dans le genre nouveau qu'elle vient d'embrasser;
Elle auroit bien encor d'autres Fables à faire,
C'est à vous à l'encourager,
Et nous avons dans cette affaire,
Moi, le seul desir de vous plaire,
Vous le droit de me corriger.

SCENE DERNIERE. a

LE FAUX POLITIQUE,

LA VERITE'.

LE FAUX POLITIQUE.

ENcore un moment, Déesse, je vous en supplie; je n'ai qu'un mot à vous dire.

LA VERITE'.

Vous pouvez parler; que voulez-vous de moi?

LE FAUX POLITIQUE.

Vous voyez l'Homme de France le plus au fait des intérêts des Princes, & le Citoyen le plus zelé.

LA VERITE'.

Vous réuniſſez là deux grandes qualités; on juge cependant à votre air que vos talens ne vous ont pas mis trop à l'aiſe.

LE FAUX POLITIQUE.

C'eſt que je ne ſuis pas intereſſé, je donne mes avis *gratis*.

LA VERITE'.

Je crois auſſi que c'eſt tout ce qu'ils peuvent valoir.

LE FAUX POLITIQUE.

Que dites-vous, Déeſſe? ils vaudroient des millions s'ils étoient ſuivis; mais on eſt dans ce païs-ci d'une ſecurité qui me fait trembler.

LA

a Cette Scéne a été ajoutée depuis les prémiéres repreſentations.

LA VERITE'.

Et sur quoi voulez-vous que les autres tremblent de même?

LE FAUX POLITIQUE.

Comment, Déesse? n'est-ce pas une chose démontrée, que la jalousie des Nations voisines contre la nôtre?

LA VERITE'.

Je n'en crois pas un mot, je vois même tout le contraire; l'Europe aujourd'hui n'est plus qu'une Famille bien unie.

LE FAUX POLITIQUE.

Tant pis, vraiment; voilà par exemple ce que je voudrois empêcher.

LA VERITE'.

Et pourquoi?

LE FAUX POLITIQUE.

Parce que cette union peut se tourner un jour contre nous.

LA VERITE'.

Quelle extravagance! vous seriez un Homme bien dangereux si vous n'étiez pas un visionnaire. Mais indépendamment des bonnes intentions de toute l'Europe, je veux d'un mot vous faire voir combien vous errez.

LE

LE ROCHER ET LES FLOTS.

FABLE.

Un énorme Rocher, du profond de la Mer,
Elevoit jusqu'aux Cieux sa tête sourcilleuse,
Et conare sa masse orgueilleuse,
Quand les Flots irrités à la fureur de l'air,
Joignoient leur fougue impétueuse,
Ils venoient s'y briser; & dans le sein des Eaux
Tomboient Pilotes & Vaisseaux;
Lorsqu'un doux Zephire au contraire
Souffloit, & régnoit sur les flots,
Aux Navires, aux Matelots,
Ce Rocher devenoit un abri salutaire.
FRANCE, vous êtes ce Rocher;
Comme lui soyez immobile;
Votre politique est facile,
L'éfort de vos Voisins ne doit point vous toucher,
VOUS EN SEREZ TOUJOURS OU L'ECUEIL, OU L'ASILE.

LE FAUX POLITIQUE.
C'est donc là votre sentiment?

LA VERITE'.
Oüi, & je crois qu'il n'y en aura pas deux.

LE FAUX POLITIQUE.
Adieu, Déesse, je vais faire imprimer un Mémoire qui prouvera le contraire.

LA VERITE'.
Le bon marché ne le fera pas lire.

Ils s'en va.

LA

LA VERITE
au Public.

MEssieurs, qu'il n'en soit pas de même
Des Fables, que dans peu je ferai débiter :
Faites jusqu'à la fin, honneur à mon système,
Permettez-moi de m'en flatter.
Il ne faut point lasser l'Auditeur bénévole,
Il est un certain point où l'on doit s'arrêter :
Que la lecture me console
Du regret que j'aurai de n'en plus réciter !
Vos aplaudissemens m'en ont donné parole.

F I N.

RECUEIL
DE
FABLES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-233832149-17/fragment/page=0051

RECUEIL DE FABLES.

JUPITER, ET LES ANIMAUX.

FABLE I.

LORSQUE le Maître du tonnerre
Eut formé les Cieux & la Terre,
Créé l'Homme & les Animaux;
Il voulut à chacun assigner en partage
Une fonction, un usage,
Et fixer de leurs jours le terme & les travaux:
Toi, dit-il au Baudet, le destin de ton être

Eſt de prêter le dos aux fardeaux, que ton Maître
Deſirera de t'impoſer;
Et tu vivras autant d'années,
Que dans le cours d'un mois j'ai marqué de journés:
Trente ans! dit le Baudet; ah! daignez m'excuſer,
Seigneur, c'eſt trop de jours, pour autant de fouffrance:
Otez-en vingt au moins: paſſe; je le veux bien.
Alors le Dieu s'adreſſe au Chien;
Tu feras par ta vigilance,
Des Fermes, des Troupeaux commis à la défenſe,
Gratuitement gardien;
Car tu n'en auras pas pour cela plus de bien;
Mais dans ces fonctions iluſtres
Tu paſſeras plus de ſept luſtres.
Ah! Seigneur, moderez la Loi,
Sept luſtres, dans un tel emploi!
De cinq hélas! faites-moi grace:
Volonfiers, dit le Dieu. Le Singe enſuite paſſe:
Toi qui n'eſt bon à rien, lié, plein de beſoins,
Tu feras le jouet des Enfans, des Eſclaves,
Et tu vivras dans les entraves,
Six olympiades au moins.

Six!

Six! ah! d'un tiers, Seigneur, abregez, je vous prie,
Une si ridicule vie.
Soit: Puis il vînt à l'Homme, & le Dieu des Humains,
Lui dit, chef d'œuvre de mes mains,
L'Univers est ton apanage,
Tous ses tresors sont ton partage,
Joüis-en bien, ils sont à toi;
Mais il faudra dans peu que tu les abandonnes;
Tu verras au plus trente Automnes:
O Ciel! vous me glacez d'effroi:
Est-il juste, grand Dieu, qu'un bien si désirable;
Qu'un bien, qui vient de vous, soit aussi peu durable?
A! du moins, qu'il me soit permis;
Puisqu'enfin il faut que je passe,
D'ajouter à mes jours, pour un plus long espace,
Ceux que l'Asne, le Chien, & le Singe ont remis.
Fort bien, dit Jupiter, oüi, je t'en fais largesse;
Mais à condition que jusques à la mort,
Aprés trente ans faits, ton espéce,
En jouissant des jours que chaque animal laisse,
Joüira d'un semblable sort.

***

Hélas! il eſt trop vrai, nous pouſſons
la jeuneſſe,
Et nous en profitons juſqu'à trente ans
au plus;
Pendant ce tems, plaiſirs, amour, &
chere;
Font nos amuſemens, & nos ſoins aſſidus;
C'eſt l'état que d'abord Jupiter nous ſçut
faire.
Paſſé ce tems, grandeurs, ſoin de mé-
nage, affaire,
Viennent nous ſurcharger de leur énor-
me faix;
Pour-lors, c'eſt l'état des Baudets.
A cinquante ans & moins, nous ſen-
tons la miſére
Du Chien, bon gardien des trou-
peaux;
Pour conſerver les biens acquis par tant
de maux,
Nous nous privons du néceſſaire,
Nous immolons notre repos:
Enfin, tels que le Singe arrêté par ſa
chaîne,
Qui n'a ni paix, ni liberté,
Nous ſommes détenus par la caducité
Et ſouvent pour ſurcroît de peine,
Nous ſommes, comme lui, les malheu-
reux joüets,
Et des enfans, & des valets.

LES

LES DEUX RUISSEAUX.

FABLE II.

DU haut d'une Montagne aride
A travers des rochers, formant mille détours
Un Ruisseau s'échapoit; & sa chute liquide
Enrichissoit un Fleuve, encore plus rapide,
A chercher la fin de son cours.
Ce Fleuve, fier de sa fortune,
Alloit en faire hommage au Souverain des mers;
C'est une loi de l'Univers,
Mais que tout Souverain rend un peu trop commune,
Ils veulent trop aussi ressembler à Neptune,
Et prennent là-dessus, ce me semble, un travers.
Mais ce n'est point là notre affaire.
Revenons au Ruisseau, qui suivoit tous les jours
Sa pente naturelle, & son cours ordinaire,
Et n'en auroit pour rien voulu changer le cours,
Bien different d'un jeune frére,
Qu'il avoit de la même mére:
Ce cadet s'étoit mis dans son petit cerveau,

Qu'il méneroit plus douce vie
Si, détournant son filet d'eau,
Il se jettoit dans la Prairie.
Là, je verrai, dit-il, & mille & mille fleurs,
Je savourerai les odeurs
De ces enfans de Zephire, & de Flore,
Et pour grossir mes eaux, j'amasserai les pleurs
De la belle & naissante Aurore;
Là, parmi les parfums, & les vives couleurs,
Je formerai des bains, & je verrai les belles
Venir confier à mes eaux
Leurs graces les plus naturelles,
Je les embrasserai dans le sein de mes flots.
Il se laisse entraîner à cette fausse image,
Mais hélas! quel fut son partage?
Aprés un peu de tems le malheureux croupit;
Au lieu que pompeux & célébre,
Son aîné se mit en crédit,
Autant que le Danube, & l'Ebre.

* * *

Belle leçon, pour le voluptueux!
Son plaisir devient son suplice,
Il périt, quand le vertueux
Ne trouve qu'honneur, & délice.

LE

LE CHIEN, ET LA STATUE.

FABLE III.

PRès de la porte d'un boſquet,
On avoit fait poſer une haute Statuë,
C'étoit celle du tems, la figure étoit nuë,
Et ſon attitude expliquoit
Ce caractére impitoyable,
Qui fait tout ſuccomber ſous ſa faulx redoutable.
Un Chien par là ſouvent paſſoit,
Et dans l'effroi qui le preſſoit
A l'aſpect de la faulx, qui lui ſembloit réele,
Il prenoit ſon eſcouſſe en paſſant devant elle,
Et Dieu ſçait les cris qu'il pouſſoit;
Tout le bois en retentiſſoit.
Un jour, accompagnant ſon Maître,
Il s'écria de même, & ſon Maître auſſi tôt,
A qui donc en as-tu? pourquoi crier ſi haut?
Regarde, & reconnois ce que tu vois paroître.
C'eſt un fantôme vain en marbre executé.
Mais ce marbre prit la parole,

Et dit, si de l'image il est épouvanté;
Sa crainte n'est pas si frivole:
Toi, qui sçais la réalité
Du Tems qui détruit tout, & qui toujours s'envole,
Sans faire ton profit de cette verité,
Ta conduite est encore plus folle.

LE SANGLIER, ET LE RENARD.

FABLE IV.

UN Renard, un jour, en rodant,
Rencontre au bord d'un bois un Sanglier prudent,
Qui sur le tronc d'un chêne aiguisoit ses défenses.
Oh oh! dit le Renard, tu prends là des avances
Bien inutiles à mon gré,
L'ennemi n'est pas dans le pré,
Attend le moment des offenses.
Mais l'autre lui répond, je suis plus assuré
Lorsque je suis bien préparé;
Je préviens ainsi les allarmes,
Car il n'en est plus tems quand le champ est ouvert.

* * *

Dans

Dans la paix on forge les armes,
Et dans la guerre l'on s'en ſert.

* *
*

LE VIEUX CHEVAL, ET LE POULAIN.

FABLE V.

DAns un abondant pâturage;
Un Courſier paſſoit ſes vieux jours
Plus heureux dans leur dernier cours,
Qu'il ne le fut jamais au printems de ſon âge;
De glorieux travaux il s'étoit acquitté,
Et retrouvant enfin la douce liberté,
Il goûtoit ſagement ce tardif avantage.
Un Poulain, dans le même pré,
S'élevoit, paiſſoit à ſon gré,
Faiſoit mainte & mainte gambade,
Au Vieillard quelquefois lançoit une ruade,
(Vieillard pourtant doit être révéré,
Mais celui-ci n'étoit point formaliſte,
Même il avoit de la gaieté,
C'eſt aſſez d'être vieux ſans encore être triſte:)
Des façons du Poulain il étoit enchanté;
Il trouvoit une volupté

A voir croître un Enfant, à lui montrer
la route
Que dans le monde il doit tenir;
Il aimoit à l'entretenir
De son état prochain, & de ce qu'il en
coûte,
Pour aprendre à s'y maintenir:
Ou pour la Guerre, ou pour la
Chasse,
Il lui donnoit enfin leçon très-effieace:
Mais hélas! quand il vit venir
L'instant de se quitter, il répandit des
larmes,
Et lui dit, mon Enfant, tu vas dans les
allarmes,
Dans les maux, les tourmens, passer tes
plus beaux jours,
Tu n'auras de repos qu'à la fin de leur
cours:
De ton premier Printems tu vois finir
les charmes,
Ton Hiver en aura, mais ils seront trop
courts.

* *
*

Hélas! voilà bien la peinture
Des destins réservés à l'humaine Nature.

LE

LE PAYSAN, ET LA RIVIERE.

FABLE VI.

UN Ruſtre élevé dans un bois,
En ſortit un beau jour pour la prémiére fois,
A deſſein de chercher un nouveau domicile;
Mais ſon projet fut inutile.
Notre Ruſtre ignoroit qu'il fût dans l'Univers,
De ces Eaux, qui roulant ſans ceſſe au ſein des Mers,
Aux pas du Voyageur forment mainte barriere;
Et ſe trouvant bien las au bord d'une Riviere:
Oh oh! que vois-je donc ici?
Il faut qu'il ait bien plû dans tout ce canton-ci;
Attendons que cette eau s'écoule;
Il s'aſſied pendant qu'elle roule:
Peut être, dit il, qu'à la fin
Elle me permettra de ſuivre mon chemin;

Mais ſon eſpérance fut vaine,
Il n'en vit point finir le cours,
La Riviere coula toujours,
Et le Ruſtre perdit ſon attente & ſa peine.

***

Combien d'ignorans, d'indiſcrets,
Qui s'embarquent ſur un peut-être!
Aprenez votre route, & vous irez après;
N'entreprenez rien ſans connoître.

LE RAT ET LE BOEUF.

FABLE VII.

UN Rat de la petite eſpéce,
Inſolent malgré ſa foibleſſe,
Un jour d'un Bœuf énorme alla mordre le pié,
Il auroit payé la morſure,
Mais il court à ſon trou; ſa retraite étoit ſure,
Pour jouir des clameurs du Bœuf eſtropié,
L'Animal furibond faiſoit voler la poudre,
Ses longs mugiſſemens reſſembloient à la foudre,

Où

Mais, inutile rage! impuissante fureur!
Loin d'en avoir la moindre crainte
Le Rat, tout à-fait hors d'atteinte,
Brave son adversaire, insulte à sa douleur,
Et lui crioit de loin: Nous en avons vu d'autres,
Croyez-vous donc que vos parens
Vous fassent aussi forts que grands?
Vous avez vos vertus, mais nous avons les nôtres;
Sachez quand parmi nous nous formons des parris,
Qu'il n'est guére de grands que nous ne puissions mordre,
Et que la fureur des petits
Cause souvent bien du desordre.

LES SERINS, ET L'HIRONDELLE.

FABLE VIII.

DAns une voliére dorée,
Une famille de Serins
Possédoit d'amples magasins,
Provision bien assurée,
Mouron, biscuits, & divers grains:
Une eau vive couloit dans de petits bassins

Où

Où la troupe à longs traits étoit desalté-
rée;
Dès l'instant que l'Astre du jour,
De ses rayons naissans embelissoit leur
cage,
Jusqu'au soir, ces oiseaux du plus ten-
dre ramage
Rempliſſoient leur brillant séjour,
Et paroiſſoient contens de leur partage.
Un seul point les touchoit, ils trouvoient
que la mort
Venoit trop tôt finir leur sort.
L'un d'eux affoibli, traînant l'aile,
Voyant passer une Hirondelle
Prête à s'en retourner dans le climat
lointain,
Où pour fuir les frimats la prudence l'a-
pelle;
Arrêtez-vous, dit-il, & puisque le destin
Vous a permis de voir l'une & l'autre
Hemisphére,
Il est un doux plaisir que vous pouvez
nous faire;
Daignerez-vous combler nos vœux?
Vous allez visiter ces Isles fortunées,
Pour patrie aux Serins autrefois destinées;
Consultez nos parens, & que quelqu'un
d'entr'eux
Vous dise par quelle industrie
Ils sçavent conserver leur vie;
Ils sont presque immortels, nous vivons
peu de jours,
Qu'ils

Qu'ils nous enſeignent l'art de les rendre
moins courts.
Je t'entens, reprit l'Hirondelle,
Comme eux je le connois ce ſecret; la
ſanté
Ne vient que de la liberté,
Et ſur tout d'une vie & ſimple & natu-
relle.

LES DEUX LOUPS.

FABLE IX.

DEux Loups affamés de carnage
N'ayant depuis deux jors trouvé rien à
croquer,
Virent du bord d'un bois dans un gras
pâturage,
Troupeau nombreux; mais comment
l'attaquer?
Le Berger, & ſes Chiens en garde
Etoient là pour les empêcher
D'aprocher,
Et le couple cruel à deux fois y regarde.
Nous éloignerons-nous ſans oſer rien
tenter?
Non, dit l'un, la faim qui me preſſe
M'inſpire tout à coup une nouvelle a-
dreſſe,

Il s'agit à present de nous bien concer-
ter ;
Je puis sans avoir peur que le Berger me
voie,
Caché dans ce fossé m'aprocher de la
proie ;
Quand tu m'en verras assez près,
Seconde mon projet, c'est un coup de
partie,
A travers ce hallier épais,
Fais brusquement une sortie,
Marche droit au Berger ; lui, le fer à la
main
Sans doute avec ses Chiens voudra te
mettre en fuite,
Tandis qu'ils te suivront, tu peux être
certain
Que je choisirai mon butin,
Nous le partagerons ensuite.
Après ce dessein bien conçû,
Voilà nos partisans qui marchent en cet
ordre,
L'un tout à découvert, l'autre sans être
vû,
Bien assuré d'emporter de quoi mordre.
A celui qui paroît le Berger aussi tôt
Lâche ses deux mâtins, & le brave Pa-
taut ;
Le Loup au petit trot retourne & les
emméne,
Le Berger d'y pousser, & pendant ce
tems-là, L'au-

L'autre Loup ſort de la gorge prochaine,
Prend un gros Mouton & s'en va.

* *
*

Ce que fit le Berger nous fait aſſez connoître,
Qu'il ne faut pas d'abord trop avant s'engager;
Que ſouvent le fort du danger
N'eſt pas où l'on le voit paroître.

JUPITER, ET LE LIMACON,

FABLE X.

QUand le Pére des Dieux eut ceſſé de créer
Les Animaux de la nature,
Deſirez, leur dit-il, je jure
Que quels que ſoient vos vœux je vais les agréer.
Il tint en effet ſa promeſſe.
Chaque animal, dans ſon eſpéce,
Deſira quelque choſe, & le Dieu l'accorda.
Mais vint le Limaçon, qui pour tout demanda,
Qu'on lui permit d'avoir ſon domicile

Sans

Sans ceſſe attaché ſur le dos ;
Le Dieu lui répondit, la choſe eſt difficile,
Non pour moi, mais pour ton repos;
Ta demande eſt trop indiſcréte :
Ah! Seigneur, lui dit l'Animal,
J'aime mieux avec moi tranſporter ma retraire,
Quand j'y devrois être plus mal,
Que d'être chez autrui ; d'ailleurs quel avantage
De fuir quand je voudrai le mauvais voiſinage!

* *
*

Bien des gens pour même raiſon
Voudroient tranſporter leur maiſon,
Et trouvent le Limaçon ſage.

L'OUVRIER, ET L'IMAGE DE JUPITER,

FABLE XI.

UN Artiſan laborieux
Obligé de chommer des Fêtes & des jeux,
Qui lui faiſoient quitter trop ſouvent ſon ouvrage :

Se

Se plaignant du Maître des Dieux ;
Osoit ainsi s'en prendre à sa Divine Image,
Quoi, donc; si-tôt que tu parois,
Il faut en tous lieux que tout cesse;
Et c'est même avec grands aprêts
Qu'on fait célébrer ta paresse:
Cependant qu'est-ce que tu fais?
Te voila dans ta niche avec aise & mollesse,
Et de ton entretien nous payons tous les frais;
Mais le Dieu, souriant, lui dit, pauvre imbécile,
Que serois-tu sans moi? je bénis ton travail,
Je jaunis tes guérets, j'engraisse ton bétail;
Je fais plus, je te rends agile,
Car ce tems de repos, dont tu me fais un tort,
Te délasse & te rend plus fort:
Tu tiens donc de ma main l'agréable & l'utile.

***

Voilà l'homme en effet, dans son aveugle erreur,
Le bien lui semble un mal, & le mal un bonheur.

LES NOYERS.

FABLE XII.

L'Hiver par ses plus noirs frimats,
Cruel Tyran de la nature,
Avoit désolé nos climats,
Bois, Prez, Champs, Animaux en souffrirent l'injure.
Peu se sauvèrent du trépas.
Après ce funeste ravage,
Les mortels, vifs sur leurs besoins,
Pour remédier au dommage,
Employèrent bien-tôt & mille & mille soins;
Mais leur empressement leur nuisit davantage,
Car tel qui veut le plus n'a souvent que le moins.
Un Homme de ce caractére,
Elevoit des Noyers, il veut les arracher
Aux ravages affreux que l'Hiver vient de faire,
Et d'une hache téméraire
Il s'obstine à les ébrancher
Plutôt qu'il n'étoit nécessaire:
Mais il n'en sauva point. Son voisin au contraire;
Homme prudent & modéré,

Qui

Qui se fioit à la nature
Toujours fidéle, & toujours sure;
Laissa venir la séve, & tout fut réparé.

* *
*

Admirable leçon sur notre impatience;
Et sur notre vaine science;
Du suc des végétaux orgueilleux possesseurs,
Nous y fondons trop d'espérance;
Nous nous croyons en droit de faire violence,
Aux suprêmes décrets des trois fatales Sœurs.
Craignons la fausseté de notre conjecture,
Notre raison nous trompe, & jamais la nature.

LE CHIEN COUCHANT, LA DAME ET LE PETIT CHIEN.

FABLE XII.

UN Seigneur campagnard amateur de la chasse,
Avoit un Chien couchant qu'on ne pouvoit payer,

Quê-

Quêtant avec sageſſe, arrêtant avec grace,
Et qui raportoit ſon gibier,
Toujours ſain, & toujours entier;
Enfin c'étoit dans ſon eſpéce,
Le Phœnix des Chiens du païs.
Pour ſon malheur, il venoit au logis
Une Dame chérie, une vive maitreſſe,
Qui dans la maiſon ordonnoit,
Et qui toujours avec elle amenoit
Un petit chien hargneux, objet de ſa tendreſſe:
Le Roquet, d'abord qu'il venoit,
Couroit à la loge du Bracque,
Et lui propoſoit une attaque,
Le bon Bracque ſe détournoit,
Rentroit au gîte, & s'y tenoit:
Il regarde en pitie l'indiſcret qui l'offenſe,
Et le dédaigne trop, pour en tirer vengeance.
Le Roquet, piqué du mépris
Que le Bracque faiſoit de ſon bruyant murmure,
Oſa lui faire une morſure;
Oh! pour le coup il y fut pris,
Il eût le coup de dent à double & triple uſure;
Auſſi-tôt voilà de grands cris,
La Dame accourt avec le Maître;

Ba-

Bâtons de tous côtés sur le malheureux
Chien;
Assommez, dit la Dame, assommez-
moi ce traître,
Le Chasseur immobile alors ne disant
rien:
Oüi, dit le Bracque, c'est fort bien!
Est-ce ainsi, Maitre ingrat que tu prens
ma défense?
Est-ce donc là la récompense
Des services qu'ici je te rends tous les
jours?
Mais on n'écouta point de si justes dis-
cours,
La Dame jusqu'au bout voulut avoir ven-
geance.

**
*

Etrange opiniâtreté,
Qui va jusqu'à la frenésie,
Belles, avez-vous donc droit de mort &
de vie?
Je sçai qu'on doit céder á votre volon-
té,
Mais mettez y de l'équité,
Equité n'est pas fantaisie,
Et siéroit mieux à la beauté.

LA POULE, ET LES CANETONS,

FABLE XIV.

DEs œufs de Cane furent mis
Sous une Poule, & la bonne femelle
Les couvoit avec un grand zèle
Dans l'espoir d'avoir des petits.
Un beau matin, au lever de l'Aurore,
Elle vit la couvée éclore,
Sa joie aussi-tôt éclata,
On battit de l'aîle, on chanta,
Jamais Poule ne fut si contente, & si fiére;
Mais sa surprise fut entiére,
Quand à quelques instans de là,
Elle vit que la troupe alloit à la riviére.
Enfans, que veut dire cela?
Où courez-vous? quelle folie!
Venez sur ce fumier, c'est là
Que vous trouverez votre vie:
Mais à mesure qu'elle crie,
Canetons de nâger, d'aller entre deux eaux,
De barbotter dans les roseaux,
En un mot de suivre un génie
Que la Poule en couvant n'avoit pû leur ôter.

***

Quoi-

Quoiqu'on se donne la torture,
Rien n'est si fort que la nature,
On la voit toujours l'emporter.

LE LION ET LE RENARD.

FABLE XV.

LA prémiére fois qu'un Renard
Aperçut le Lion, animal redoutable,
Il eut une peur effroyable,
Et s'enfuit bien loin à l'écart.
A quelque tems de là, le voyant reparoître
Avec un œil moins agité,
Il ose un moment de son Maître
Envisager la majesté.
Il l'évite pourtant, mais avec moins d'allarmes,
A la troisiéme fois il fuit plus lentement;
Puis à la fin s'accoutumant
A le considérer, il lui trouva des charmes,
Ou plutôt le feignit, & vint au compliment.
Les Renards n'en sont jamais chiches;
Aussi fut-il reçû très-favorablement.

* *
*

Avec les grands, avec les riches,
Le flatteur eſt toujours ſûr de l'évene-
ment.

LE VERGER ET LA SOURCE.

FABLE XVI.

DAns un Valon, l'amour de la Nature,
Un Sage avoit pour tout treſor
Un Verger qui n'offroit que ſes fruits pour parure,
Charmes plus précieux que le marbre & que l'or.
Les arbres, ſur un ſol fertile,
Qu'une ſource abondante enrichiſſoit encor,
Preſentoient tour à tour l'agréable & l'utile.
Notre Sage étoit généreux,
Et les Dieux d'autant plus beniſioient ſon ouvrage,
Qu'il ſoulageoit les malheureux,
Et faiſoit de ſon bien un vertueux uſage.
Chargé d'ans, il perdit le jour,
On lui donna des pleurs dans les lieux d'alentour.
Le petit bien vacquant arrondit l'héritage
D'un

D'un gros Seigneur, c'étoit un de ces
Partisans
Si renommés par leur pillage.
Adieu secours, adieu presens,
Tels Pirates jamais ne furent bienfaisans.
Celui-ci dès long-tems brûloit d'impatience,
De détourner la Source en son vaste jardin.
Le foible trop souvent sçait par expérience,
Ce qu'il doit redouter d'un trop puissant voisin.
Le Sage n'étant plus, cette injuste entrepriſe
Fut hélas! bien-tôt mise à fin:
La Source à d'autres loix soumise,
Par des chemins nouveaux sortit de son bassin.
Ma sœur, dit le Verger, quelle est votre inconstance?
Ce séjour, où vos eaux conservoient l'abondance,
Ne peut donc fixer vos desirs?
Est ce là le respect que vous faites paroître
Pour la mémoire d'un bon maître,
Dont nous faisions tous les plaisirs?
Vous vous flattez déja qu'en jets-d'eau transformée,
Vous bondirez jusques aux Cieux,

Et de ce vain espoir follement animée
Vous trouvez votre sort plus beau, plus glorieux.
Vous secondiez les soins d'un ami secourable,
Vous ne servirez plus qu'un riche fastueux,
Bornée à fournir l'agréable,
Quittez-vous sans regret un emploi vertueux?
Non, dit la Source, j'en murmure;
Tous les trésors de la Nature
Sont offerts aux humains pour leur utilité;
Mais tu vois quelle est leur foiblesse,
Ils ne font servir la richesse
Que pour la folle vanité.

LE MOUTON. ET LE LOUP.
FABLE XVII.

UN Mouton qu'élevoit la fille d'un Fermier,
De la fenêtre d'un grenier
Voyoit passer un Loup, l'effroi de la contrée:
Bon jour donc, Monsieur le Boucher,
Vous irez à jeun vous coucher,
Si vous comptez de moi ce soir faire curée;
Je me mocque de vous, grincez-moi bien les dents,

Porte-

Porte-toison vous fait la nique,
(C'étoit pour un Mouton des discours
bien fendants,)
Aussi le Loup lui dit : Si j'étois là-dedans,
Je te ferois chanter toute une autre mu-
sique,
Adieu, conserve-toi, tien-toi gras &
dispos,
Tu sortiras peut être un jour du domicile.

* *
*

Etre fier dans un sûr azile,
C'est être fier mal à propos.

LA LIQUEUR, ET LES DEUX VASES.

FABLE XVIII.

SOrtant de l'alambic, une Liqueur par-
faite,
De ses beaumes exquis répandoit la dou-
ceur,
Et demandoit comme faveur,
A l'Artiste qui l'avoit faite,
Qu'en deux Vases choisis, il lui donnât
retraite.
Ces Vases pourront bien, dit-elle, se vanter
Du dépôt de mon ambroisie,
Mais ne laissez pas s'évanter
Les esprits que je leur confie,

Du moins jusques au tems qu'il faudra
me goûter.
Alors devenus plus aimables,
Même quand je n'y serai plus,
Ils répandront partout ces parfums agréables
Dont ils furent d'abord imbus.
L'Artiste flatté de la gloire,
Que lui présage la Liqueur,
Cherche dans son laboratoire,
Deux Vases qu'il jugeoit dignes de cet honneur
Mais, differens de leur nature,
L'un conserva toujours la Liqueur dans son sein,
Elle y devint encore & plus douce & plus pure
L'autre qui n'étoit pas si sain
Tourna l'Elixir en venin.

**
*

Cet apologue est la peinture
Des fruits de l'éducation;
Dans les uns ils font nourriture,
Dans les autres corruption.

LE JEUNE ENFANT, ET LE SCORPION.

FABLE XIX.

UN Enfant dans un pré, par récréation,
Cou-

Couroit après des sauterelles;
Mais, un jour courant après elles,
Il pensa prendre un Scorpion.
L'Animal venimeux lui dit, jeune Embrion,
Ne me touche point, prens bien garde,
Vois-tu ce trait vangeur; s'il faut que je le darde,
C'est fait de toi, tu pèriras;
Indiscret Mirmidon, vois à quoi tu t'exposes;

***

Mais on est souvent dans ce cas,
Faute de connoître les choses,
On se met tous les jours à deux doigts du trépas.

LE ROI DE THEATRE, ET L'ECOLIER.

FABLE XX.

UN Ecolier avoit dans un Spectacle,
Goûté par-dessus tout un Acteur renommé,
Qui se croyoit lui-même un prodige, un miracle

S'esti-

S'estimant beaucoup plus qu'il n'étoit estimé.
Notre jeune homme en étoit si charmé,
Qu'il donnoit à l'Acteur le mérite & la gloire,
Des vers, des sentimens récités de mémoire,
En un mot, il croyoit l'Histrion un Héros,
C'étoit assurément bien croire!
Voilà comme toujours nous donnons dans le faux.
Notre Ecolier opiniâtre
Dans son erreur, dans ses desirs,
Epargna quelque tems sur ses menus plaisirs,
De quoi traitter un jour l'Acteur qu'il idolâtre;
Il l'invite à dîner; le Monarque s'y rend;
Mais qu'il fut trouvé different!
Soit qu'il raisonne, ou qu'il folâtre
Ce Roi n'avoit plus rien, ni de fin, ni de grand,
Il n'étoit plus sur son Théâtre.
L'Ecolier en rougit... Combien est-il d'objets,
Qu'il ne faut jamais voir de près.
On riroit bien souvent du plus grand Personnage,
S'il découvroit ses propres traits;
Le masque heureusement est pris pour le visage.

LE

LE VAUTOUR, ET LE CHIEN.

FABLE XXI.

DEs timides oiseaux destructeur redoutable,
Un Vautour croyant expier
Toutes les cruautés dont il étoit coupable,
Au Temple de Pallas alloit sacrifier:
Il aporte à l'Autel la Victime sanglante
Dont son bec vient d'ouvrir le sein.
Un Mâtin, que la faim tourmente,
Feint d'abord d'aprouver un si pienx dessein:
Mais cet avide Paraſite,
Voyant les dons offerts, prit un ton hypocrite,
Et dit au Vautour: Pensez-vous
Apaiser jamais le courroux
De la Divinité que votre aspect irrite?
Voyez l'affreux regard qu'elle lance sur nous,
Elle rejette nos offrandes,
Croyez-moi, fuïons de ces lieux,
Il ne faut point tenter les Dieux,
Leurs vengeances en sont plus grandes.
A ces mots, le Chien d'emporter

Un bon morceau de la Victime,
Et le Vautour de s'y jetter,
De prétendre sa part, & de la disputer,
Sans songer que c'étoit commettre un nouveau crime.

* *
*

En vain quelques remords inspirent au méchant
De réformer son caractère;
L'occasion la plus legere
Le rend à son premier penchant.

LE MAISTRE PAULMIER, ET SON E'LEVE.

FABLE XXII.

UN Maître de Paulme en son art
Instruisoit un jeune Novice
Très-agile à cet exercice,
Mais trop ardent; & le Vieillard
Lui répetoit toujours: Pour devenir habile,
Possedez-vous, soyez tranquile;
Jouer trop vivement, c'est jouer au hazard,
La balle d'elle-même au Joueur vient se rendre,

Pour

Pour la juger, il faut l'attendre;
Qui veut la prévenir, la perd le plus souvent.
Conseils, que l'Ecolier ne pouvoit pas comprendre;
Quand la balle voloit, il couroit au-devant,
Aussi manquoit-il de la prendre.

* *
*

Esprits impatiens, voilà votre portrait;
Dans un projet, dans une affaire
Hâtez-vous, tout devient contraire;
Attendez, tout vient à souhait.

L'ASNON, ET SON PERE.

FABLE XXIII.

UN Asnon dans un pré faisoit mainte gambade,
Qui visoient à la cavalcade,
Et son pére étoit assuré
Qu'il seroit par ce fils un jour bien honoré.
Courage, disoit-il, bien-tôt dans la carriére
Tu sçauras te couvrir d'une noble poussiére,
Tu seras propre à tout, à course, à carousel,
En un mot, ta grande proüesse

Fera respecter ton espéce,
Et rendra ton los immortel.
Cependant l'Asnon prit croissance;
Mais à mesure qu'il croissoit,
Gentillesse de corps & de façons baissoit,
Tant qu'enfin il devint digne de sa naissance.
Le Pére en parut affligé,
Et lui dit, par quelle disgrace
Faut-il que ta vertu s'efface?
Qui peut t'avoir découragé?
Je n'ai point perdu le courage,
Lui répondit l'Asnon, je n'en ai jamais eu;
Que venez-vous ici me parler de vertu!
Ce n'est point là notre partage.
Il est vrai qu'en notre bas âge,
Nous sommes un peu plus légers;
Mais ces talens en nous sont courts, & passagers,
Etre lourds c'est notre apanage.

***

Péres, pour vos enfans soyez moins prevenus;
J'ai vû les plus jolis, francs baudets devenus.

LE VOYAGEUR DE RETOUR CHEZ LUI.

FABLE XXIV.

APrès un grand & long voyage,
Un homme en ſon païs ſe voyant de retour,
Se fit une petite Cour
Des principaux de ſon Village;
Leur contant à tous chaque jour,
Quelque miracle, quelque tour,
Et toujours à ſon avantage.
Ces gens ſimples, de bonne foi,
Croyoient ce qu'il diſoit, & le trouvoient palpable,
L'admirant tellement, qu'ils l'auroient élû Roi,
Si la choſe eût été faiſable.
Un Sournois un jour, Homme froid,
S'étoit fouré dans l'auditoire,
Et l'écoutoit chanter ſa gloire.
D'un pied leger autant qu'adroit,
(Toute l'Eſpagne encor en garde la mémoire,)
Un ſoir, dit le Conteur, je ſautai le Détroit.
L'Auditeur ſouriant, ſe léve à cet endroit,
Et

Et dit tout le monde vous croit;
Mais qu'avez-vous besoin de nous faire une histoire,
Quand nous pouvons par vous toucher la chose au doigt;
Tenez, sautez le Promotoire,
Le voilà devant vous, & témoins de l'exploit
Nous publierons votre victoire.

* *
*

Evitez de dire ces faits
Qui peuvent paroître incroyables;
Quand même ils seroient véritables,
Il ne faut les conter jamais;
Ne dites tout au plus que ceux qui sont probables.

LE VIEUX CERF, ET SON FAON.

FABLE XXV.

UN jour un Faon dit à son Pére,
Vous êtes plus fort que le Chien,
Vous pouriez dans votre colére
Facilement vous en défaire,
Votre haute ramure en est un sûr moyen;
Pourquoi donc devant lui fuir d'un pas si rapide?

J'ai

J'ai des armes, dit le Druide;
Mais la nature & le destin
M'ont fait un cœur foible & timide;
Quand j'entens aboyer, c'est ma peur qui décide,
Mes pieds sont ma ressource, & je m'en sers soudain.

***

C'est un médiocre avantage,
Que la force sans le courage.

LE NAIN, ET LE GRAND HOMME;

FABLE XXVI.

UN Nain avoit eu le courage
D'attendre dans la foule un spectacle nouveau,
Qu'on disoit devoir être beau;
(Ces petits Hommes ont la rage
De se fourer partout; c'est être bien peu sage,
Ils y reccontreront quelque jour leur tombeau.)
Celui-ci, dans la presse, étoit fort à la gêne,
Il ne pouvoit rien voir, n'étoit point amusé,

A tous

A tous momens perdoit haleine,
Et fus le point d'être écrasé
Il se mit a crier: Messieurs, un peu de place,
J'en tiens si peu, c'est une grace
Que vous pouvez sans vous incommoder, M'accorder.
Un grand Homme entendant cette voix souterraine,
(Car on ne s'étoit pas aperçu qu'il fût là,)
Regarde à terre, & le distingue à peine:
Ouida, mon cher Enfant, ouida,
Venez, je veux bien vous permettre
Sur mes épaules de vous mettre.
(Cet Homme assurément étoit doux & bénin:)
Puisque vous le voulez, lui répondit le Nain,
J'accepte l'offre; il monte, & sans aucun obstacle,
Bien mieux que les plus grands il voit tout le spectacle.

* *
*

Il n'est pas le seul aujourd'hui,
Qui devroit se servir des épaules d'autrui;
On en voit de plus loin malgré sa petitesse,
Quand on a les Auteurs de Rome & de la Gréce,
Pour Piédestal, & pour apui.

LE SERPENT, ET L'ANGUILLE.

FABLE XXVII.

UN jour une Anguille légére;
Disoit au Serpent son compére:
Comme moi n'es tu pas poisson?
Il n'est point entre nous si grande différence;
Pourquoi n'est-ce qu'à moi qu'on jette l'hameçon?
Oh oh! dit le Serpent, pour repousser l'offense,
La nature m'arma d'un dard,
Et si quelque indiscret m'aprochoit par hazard,
Il sentiroit bientôt l'éfet de ma vengeance.

* *
*

On prend grand soin de ménager
Un méchant dont les traits peuvent se faire craindre,
Tandis que les bons sont à plaindre,
Parce qu'impunément on peut les outrager.

LE

LE POISSON, ET LES ARBRES.

FABLE XXVII.

PRès d'un fleuve, qui lentement
Laiſſoit couler ſon onde pareſſeuſe,
Des Chênes élevoient leur cime ambitieuſe,
Et s'aprochoient du Firmament;
L'Onde qui leur ſervoit de glace,
En répétoit partout les troncs & les rameaux,
Et ces nouveaux Titans ſembloient remplir l'eſpace
Des Cieux, de la Terre & des eaux.
Un Poiſſon attiré par le tendre ramage
Des habitans aîlés, chantres de ces beaux lieux,
Venoit ſouvent près du rivage
Ecouter de leur voix les ſons mélodieux,
Et jouir d'un ſi doux ombrage;
Mais de leurs toits voiſins des Cieux,
Ainſi que de leurs chants il devint envieux.
Le voila donc qui ſe déſole,
Qui de ſon élément déteſte le ſéjour;
Il ſe plaint du Deſtin qui lui donna le jour,
En le privant de la parole:

Mais

Mais voit-on le Destin révoquer ses Decrets?
Le Poisson nage, & l'Oiseau vole;
Ce sont d'immuables Arrêts.
Ce Poisson cependant voulut faire un miracle,
Jusqu'au-dessus des flots il cherche à s'élancer;
Mais que lui sert de s'éforcer,
Victime à tous momens d'un invincible obstacle?
Un beau jour il fit tant qu'il sauta sur le bord,
Mais il se repentit d'un essor témétaire;
Car ne pouvant plus haut élever son éfort,
Ni regagner sa demeure ordinaire,
Il resta sur le sable, attendant que la mort
Vint mettre fin à sa misére.

* *
*

Où ne trouve-t-on pas cette espéce de fous
Qui de l'état d'autrui desireux & jaloux,
Pour s'élever, perdent leur héritage?
Pourquoi nous déplacer? qu'en retirerons-nous?
Il est & plus sur, & plus doux
D'être content de son partage.

LES

LES PERDREAUX.

FABLE XXIX.

A Madame de B*** sur son départ précipité.

MUse, qui sous ta douce loi,
Comblas de gloire La Fontaine:
Muse badine, inspire-moi
Le respect presenté par toi,
L'est bien mieux que par Melpomêne,
Vien guider un timide Auteur
Dans cette fameuse carriere,
Où d'un ton si doux, si flâteur,
Ton plus cher Favori chantoit la Sabliere;
Prête-moi ces tons ravissans
Qu'admiroit la double Coline,
L'objet à qui je les destine,
Mérite le plus pur encens:
Il joint à la beauté par qui l'Amour enflame
Tout ce qui peut nous enchanter;
Les talens de l'esprit, les sentimens de l'ame,
C'est B***, mais quoi! je te vois hésiter!
Tu crains que ton pinceau ne trompe mon attente,

En

En traçant le portrait que je t'ai proposé;
La gloire de l'avoir osé
Ne suffit-elle pas pour te rendre contente?

* *
*

DAns ce tems où l'Astre des Cieux,
Par sa brulante ardeur flétrit les dons de Flore,
Et que pour nous payer des attraits qu'à nos yeux
Le Printems avoit fait éclore,
Il meurit de Cerès les tresors précieux;
De Perdreaux réunis un cohorte vive
De son guide fidéle accompagnoit les pas;
C'étoit une mére attentive
A veiller pour leurs jours, à choisir leurs repas;
Sont ils trop fatigués, à l'ombre de son aîle,
Elle leur communique une douce chaleur:
Ont ils faim, autour d'une fleur,
Par son chant elle les apelle,
Leur offre des grains qu'elle pelle;
Et si le soigneux Aousteron
En a peu laissé sur la terre,
Elle leur montre à vaincre en une douce guerre,
Et Sauterelle, & Moucheron;
Quelquefois, & c'est grand dommage, Mais

Mais que ne fait-on pas dans l'exſtrême
beſoin ?)
Elle va détruire en un coin
De la ſage Fourmi l'induſtrieux ouvrage;
Et les Perdreaux alors, comme autant
d'Argiens
Dans leurs murs ſaccagés immolent les
Troyens.
Voilà donc notre Rèpublique,
Goûtant le ſort le plus heureux;
Mais hélas! un orage affreux
Dètruit cet état pacifique.
De la foudre & des vents les brûlans
tourbillons,
Ravagent partout les ſillons;
Le Cocq dans ce deſordre emmene la
Poulette,
Et laiſſe la famille éplorée, inquiette,
A la merci des Aquilons.

* *
*

De ce que dans nos cœurs ton départ
vient de faire,
Voilà le fidéle tableau;
Chacun de nous eſt un Perdreau
A qui l'on enleve ſa mére.

LE LION,
LE RENARD ET L'ASNE.

FABLE XXX.

A Certain Baudet gros & gras,
Un Renard proposoit un soir la promenade:
Allons sur ces côteaux, vien, sui-moi camarade:
Et Baudet de suivre ses pas.
O de tout sens cervelle dépourvuë!
Que va faire un Asnon avec un vieux Renard?
Garre quelque fâcheux hazard;
Le Renard ne fait rien sans vuë.
Les voilà donc partis, & dans une avenuë
Ils rencontrent un fier Lion;
L'Asne de se cacher, mais le Renard,
Ah! Sire,
En saluant le Roi, je venois pour vous dire,
Qu'à Votre Majesté j'avois intention
D'offrir une provision,
C'est un Asne bien gras dont je me suis fait suivre,
Si vous voulez je vous le livre:
Ouida; je l'aperçois, & je le mangerai;

Mais c'eſt de toi d'abord que je veux me
repaître;
Dans l'inſtant le Renard fut pris & dé-
chiré:
Il méritoit auſſi de l'être.

* *
*

Les gens en place, avec raiſon,
Profitent de la trahiſon,
Et prennent en horreur le traître.

L'ASNE,

LE VAUTOUR, ET LE LOUP.

FABLE XXXI.

UN Aſne bleſſé ſur le dos,
La nuit n'avoit point de repos;
Mais le jour il avoit un friche en ſa puiſ-
ſance,
En beaux Chardons très-abondant,
Et le Baudet dans ſa ſouffrance
Ne perdoit pas un coup de dent;
C'eſt la bonne façon de prendre patience.
Un Vautour affamé qui le guettoit en l'air,
Croyant que c'étoit une proie,
Fondit bruſquement ſur ſa chair,
Et ſe voyant à même, il s'en donne à
cœur joie.

Le

Le nouveau Promethée essaie avec raison
De s'en débarasser à force de ruades;
Mais il s'efforce en vain, le Vautour tenoit bon.
Les Spectateurs de ces gambades
Rioient de tout leur cœur, sans secourir l'Asnon.
Un Loup voyant le tout de la forêt prochaine,
S'écria tristement, Je suis bien malheureux,
A peine me voit-on, qu'on crie à perdre haleine,
Et ce Vautour, qui devant eux
Fait tout le mal qu'il sauroit faire,
Loin qu'il excite leur colére,
Les met au comble de leurs vœux.

* *
*

Le méchant qui mord, qui déchire,
N'a rien à redouter, pourvu qu'il fasse rire.

LE LION, ET L'ESCLAVE.

FABLE XXXII.

UN superbe Lion dans les Cirques de Rome,
Des Maîtres de la terre eut les yeux pour témoins,

Lorſqu'il vint ſans fierté fléchir aux
pieds d'un Homme,
Dont il avoit reçu de ſecourables ſoins.
A ce trait éclatant de ſa reconnoiſſance,
Il ne borna pas ſon deſir ;
Il ſe fit un devoir, il ſe fit un plaiſir
De le ſauver de l'indigence;
L'accompagnant partout, il ſavoit attendrir
Le Spectateur, toujours prompt à les ſecourir:
Mais l'un de ces prétendus Sages,
(Qui même des vertus ſont ſouvent des défauts,
Et qui ne voyant rien qu'à travers des nuages,
Ne diſcernent jamais le vrai d'avec le faux,)
Dit au Lion, qu'elle foibleſſe !
D'un malheureux Eſclave être le compagnon,
C'eſt faire voir trop de baſſeſſe,
C'eſt avilir ta naiſſance & ton nom!
Mais le Lion répond, ô la fauſſe maxime!
L'ingratitude enfin n'eſt elle plus un crime ?
Quand je languiſſois abattu,
Ce mortel vint m'offrir une main ſecourable;
Ce n'eſt point le haut rang, c'eſt la ſeule vertu

Qui

Qui rend à mes pareils un ami respectable.

* *
*

Le Lion se fit honorer
Par un si noble caractére:
Un Grand qui seroit tel, se feroit adorer;
Mais par malheur il n'en est guére!

LE BACHA, ET LE FRANÇOIS.

FABLE XXXIII.

UN François voyageoit, heureux si comme Ulisse;
Parcourant differens climats
Il eût eu la prudence attachée à ses pas,
Prompte à le retirer des bords du précipice!
Il arrive en Turquie, & chez un Ottoman,
Trouvant moyen de s'introduire,
Il séduisit bien tôt le riche Musulman:
Un François qui veut plaire a l'art de tout séduire.
Par un acceuil flatteur, par de puissans secours,

Notre Turc lui marquoit une amitié
sincére,
Enchanté de son hôte, il eût pour lui
complaire,
Prodigué ses tresors, sacrifié ses jours.
Je loue un pareil caractére;
Mais des cœurs si zelés sont souvent
malheureux,
Le bien qu'ils font tourne contre
eux,
C'est, je crois, pour cela qu'on n'en
trouve plus guére.
Voici donc que notre François,
Par une audace sans seconde,
Ose de l'amitié violer les saints droits;
(Car ils sont tels par tout le monde.)
Bacha, lui dit-il, un beau jour,
Dois-je croire pour moi votre amitié parfaite?
J'en ose demander une preuve complette,
Montrez-moi les objets de votre tendre
amour,
Sans vous causer de jalousie,
Ne puis-je contenter un curieux desir?
Je ne veux qu'admirer ces beautés que
l'Asie
Vit naître pour votre plaisir;
Remplissez mon souhait, il y va de ma
vie.
Le Bacha fremit, mais enfin,
Quoique ce soit un coup qui lui perce le
sein, Il

Il apelle un Esclave, il lui parle, il ordonne
Que son Serail s'ouvre soudain,
L'Esclave obéit & frissonne
De la nouveauté du dessein.
Au signal, vingt beautés se hâtent de paroître,
Et sans se prévaloir des charmes les plus doux,
Elles vont humblement fléchir aux pieds du Maître.
Ah! belles, quel état! non, c'est à vos genoux,
S'écria le François, que nous devons tous être.
Mais le Turc les renvoie, & s'adressant au traître
Qui lui reprochoit sa rigueur,
Pour toi, je te devrois peut-être
Charger de toute ma fureur;
Mais va, je reconnois ma faute,
Sors de ces lieux, fui pour jamais,
Si quelque jour j'ai besoin d'hôte,
J'en choisirai de plus discrets.

* *
*

Ce Turc est-il digne de blâme?
Non, & je suis de son avis:
Non pas pour renfermer la Femme,
Mais pour chasser de tels Amis.

LA SOURIS, ET SES PETITS.

FABLE XXXIV.

UN Chat matois & meurtrier,
Se joüoit avec son gibier,
C'étoit une Souris que d'une adroite patte,
Il laissoit échaper, qu'ensuite il arrêtoit,
Puis d'une façon délicate,
Il la prenoit & l'emportoit,
Seulement pour changer de place;
Et là le jeu se répétoit
Avec nouvelle adresse, avec nouvelle grace.
Une mère Souris près de ses Souriceaux,
Dans un coin du grenier où se passoit la scéne,
Regardoit ces tours avec peine,
Car elle en prévoyoit & la suite & les maux;
Mais ses Petits, sans voir la conséquence;
Rioient de tous ces jeux qu'ils croyoient innocens,
Et vouloient s'y mêler faute d'expérience:
Mais la Mère leur dit, avez-vous perdu sens;

Ne

Ne voyez-vous pas que le traître,
Quand quelqu'une de nous tombe ainsi dans ses lacs,
Commence par jouer, finit par se repaître.
Gardez-vous bien de cet apas.

* *
*

Quel vaste champ pour la Morale!
Que de points différens pour notre instruction!
Quelques attraits flâteurs, que l'apparence étale,
On ne sauroit garder trop de précaution.

LE PAON.
ET LE PETIT OISEAU.
FABLE XXXV.

DAns une riante valée,
Toute la troupe des Oiseaux,
Tenoit un jour son assemblée,
C'est comme parmi nous les Etats Généraux;
Il étoit question d'élire
Un d'entr'eux pour Chef de l'Empire,
En un mot de choisir un Roi.
Les Electeurs prirent séance,
Et si-tôt qu'on eut fait silence,

Le Paon se léve, & dit je crois que
c'eſt à moi,
Meſſieurs, que vous devez donner la
préférence,
La beauté de mes traits vous en preſ-
crit la loi.
A ces mots, deployant ſon radieux
plumage,
Il en fait à leurs yeux un ſuperbe éta-
lage;
Voyez, voyez Meſſieurs, & ma taille
& mon air,
C'eſt à ce brillant avantage
Que l'Epouſe de Jupiter
A donné ſon divin ſuffrage.
Charmé d'un diſcours ſpécieux,
Chacun étoit près de le croire;
Mais un petit Oiſeau prudent, judicieux
Qui mieux que le Hibou mériteroit la
gloire
D'être auprès de Minerve élevé dans les
Cieux;
Lui dit, vous nous contez une plaiſante
Hiſtoire;
Qu'eſt ce qu'un Roi, Meſſieurs, qui n'a
que la beauté,
Il en faut un qui veille à notre ſureté,
Un favori de la Victoire.
L'Aigle, ce fier ſuport du Souverain des
Dieux,
Qui porte ſa foudre en tous lieux,
Mé-

Mérite seul qu'on le choisse;
Toute autre élection irritant son courroux,
Si pour punir notre injustice,
Il venoit à fondre sur nous,
Le Paon nous pouroit-il garantir de ses coups?
Il n'en fallut pas davantage,
La Troupe élut l'Oiseau de grand renom,
Et renvoya le Paon avec son beau plumage
A la Toilette de Junon.

LA LINOTTE.

FABLE XXXVI.

AU rébuchet un beau matin,
Un Pâtre prit jeune Linotte;
La bête prise fut bien sotte,
Et disoit dans son chant, quel sera mon destin?
Si-tôt qu'à la ferme il arrive,
Attachant d'un long fil la femelle plaintive,
L'Oiseleur sans pitié la donne à son enfant;
Le petit drole triomphant
S'en saisit, & contre l'usage,

Ne lui fit aucun mal, ç'eût été grand
dommage :
Mais quoi qu'elle eût tout à souhait,
Elle n'étoit point satisfaite,
Et minutoit l'instant de sa retraite;
Elle y parvient enfin; le petit indiscret
Tenant foiblement la fiscelle,
L'Oiseau s'envole à tire d'aile,
Entraîne son lien dans un épais bosquet;
Mais qu'en arriva-t-il? la corde
Dans des branches s'entortilla,
La Linotte gémit, cria miséricorde,
Mais il fallut demeurer là.
Alors reconnoissant sa faute,
Qu'avois-je à faire de m'enfuir?
Je vivois doucement, j'avois un si bon
Hôte,
Maintenant il me faut mourir.

* *
*

Doit-on avoir grande constance
Pour suporter un mal leger?
Non; pourquoi donc vouloir chan-
ger:
Il vaut mieux prendre patience.

L'EM.

L'EMPREMEUR, ET L'ARC.

FABLE XXXVII.

UN Empereur de Tartarie,
Auſſi vaillant Guerrier qu'injuſte Potentat,
Par une Fléche en un combat,
D'un puiſſant adverſaire avoit tranché la vie.
Il vint remercier ſes Dieux,
D'avoir à ſon Rival fait mordre la pouſſiére,
Et ſur un tapis précieux
Plaça près de l'Autel la Fléche meurtriére,
L'Arc qu'un Eſclave vil portoit nonchalamment,
Oſa d'une humble voix briguer ſa récompenſe.
Cette Fléche ſans moi reſtoit ſans mouvement,
Et n'auroit pû, Seigneur, ſervir votre vengeance.
Ah! dit le Cam, quelle inſolence!
Elle aura ſon prompt châtiment.

Tu crois donc du combat avoir seul l'avantage ?
Hé bien, sois à jamais banni de mes Etats ;
Pour Arc je ne veux que mon bras,
Et la Fléche suffit pour servir mon courage.

* *
*

Bien connoître la Cour est un des plus grands Arts,
Il faut sçavoir des Rois ménager les caprices,
C'est vouloir s'exposer à de fâcheux hazards,
Qu'oser à contre-tems étaler ses services.

LE CORBEAU, ET LE PAYSAN.

FABLE XXXVIII.

UN Orfévre avoit eu l'adresse
D'instruire un Corbeau familier,
Qui parloit comme un Bachélier ;
Le Peuple autour de lui faisoit souvent la presse.
Rengorgé sous son manteau noir,
Notre Animal placé sur le bord du comptoir, Pai-

Faisoit briller sa Rhétorique.
Le jargon d'un pareil Oiseau
Attiroit au Marchand mainte & mainte pratique,
Et l'on n'apelloit sa boutique
Que la boutique du Corbeau.
A ce nom un Manant croyant le Corbeau maître
De l'or & de l'argent qu'il y voyoit paroître,
S'aproche avec respect, & le traite en patron.
Il ne venoit jamais de son séjour champêtre,
Que pour lui porter quelque don,
Flâté par l'espoir ridicule
Que cet Animal complaisant
Avec usure un jour payeroit son present;
Un intérêt avide est aisément crédule.
Seigneur, lui dit-il, un beau jour,
Je fais près d'établir ma Fille,
Elle est vraiment vive & gentille,
Et moi qui, comme on dit, vous fais si bien ma cour,
Je ne vous demande en retour,
Que quelque piece de vaisselle,
C'est pour vous une bagatelle:
Il est vrai, lui dit l'autre, & je t'en ferois don
Tant je sens de reconnoissance;
Mais de ce que tu vois rien n'est en ma puissance. Je

Je n'en suis que le prête-nom.

* *
*

Cette sincerité me paroit admirable,
Je connois plus d'un important
Qui n'en dira jamais autant,
Il voudra jusqu'au bout tromper le misérable.

LES DEUX GRENOUILLES.

FABLE XXXIX.

DEux Citoyennes d'un Marais
Desseché par l'ardeur brûlante
Du Soleil, qui des Cieux y lançoit mille traits,
Etoient près d'expirer d'une soif dévorante.
Attendrons-nous sur cet aride bord,
Que le Destin qui nous menace,
Daigne nous accorder la mort,
Comme un plaisir, comme une grace?
Allons, dirent-elles, tentons
De chercher dans d'autres cantons
Quelque remède à notre peine,
Nous rendons, en fuyant, notre mort incertaine,

En restant, nous la méritons.
Grenoüilles, c'est bien fait, pour trouver des ressources
Il ne faut point s'abbattre, & céder à ses maux,
Quittez vos joncs brûlés, vos arides roseaux,
Votre courage seul fera jaillir des Sources.
Elles partent donc toutes deux,
D'un pas foible, mais courageux;
Elles traversent une plaine;
Jusques là, ni Ruisseau, ni Source, ni Fontaine:
Allons, courage encor, ne nous rebutons pas;
Je crois apercevoir là bas,
Dit l'une, les murs d'une Ferme;
Embrassons-nous, ma Sœur, oüi nous touchons au terme
Qui va nous sauver du trépas.
Sur cela de sauter & de doubler le pas;
Nous allons surement y trouver une Mare.
On arrive enfin, mais hélas!
La Mare étoit à sec, & le Soleil barbare
Avoit fait en ces lieux d'aussi cruels dégâts:
Elles en versérent des larmes;
Mais sans se rebuter, voici
Un puits, s'écria l'une, allons, jettons-nous y,

Nous mettrons fin à nos allarmes;
Mais l'autre lui répond, tout doux,
Quand nous serons dedans, comment
sortirons-nous?
Faisons mieux, on tire sans doute
Beaucoup d'eau de ce Puits; cachons-
nous á côté,
Nous en aurons toujours quelque petite
goutte,
Le terrain à l'entour est encore humecté;
Restons enfin, quoi qu'il en coûte,
C'est à souffrir un peu; mais, sans com-
paraison,
Nous serons mieux qu'à la maison;
D'ailleurs, il fera de la pluye,
Le tems contraire prendra fin,
La Mare viendra dans son plein,
Nous en ferons notre Patrie;
Il vaut mieux être mal, si c'est notre
destin,
Que perdre tout à-fait la vie.

* *
*

Que de courage & de bon sens!
Allez Grenoüille, mon amie,
Les Hommes quelquefois dans leurs pé-
rils pressans,
N'ont pas tant de Philosophie.

LE FURIEUX, ET LE MIROIR.

FABLE XL.

UN Homme d'un orgue outré,
Dès ses plus jeunes ans, pétulent & colére,
Fut avec soin gardé dans un lieu retiré,
Où l'on croyoit enfin dompter son caractére.
Son gardien eut ordre un jour,
De le tirer de son obscur séjour,
Et de l'amener chez son Pére;
Mais notre Homme y porta sa fureur ordinaire:
Il se vit en entrant debout dans un Miroir;
Et comme il ignoroit que c'étoit sa figure,
Il trouva que l'objet manquoit à son devoir,
D'avoir en sa presence une fiére posture:
Comment, lui dit il, insolent,
D'où peut te venir tant d'audace?
Tombe à mes pieds, voila ta place,
Et dans ce transport violent
Il veut le maltraiter, frape, & casse la Glace;
Mais

Mais au lieu d'un objet qu'il auoit vû d'abord,
Il en vit trente & davantage,
Qui tous, le poing levé, défioient ſon courage,
Et l'inſultoient encor plus fort.

* *
*

Lorſque la colére eſt extrême,
Elle tourne contre elle-méme.

LES PRETENDUS CONNOISSEURS.

FABLE XLI.

CErtain curieux de Tableaux,
Dans une Galerie en avoit un grand nombre,
Là placés dans un jour ni trop clair, ni trop ſombre,
Ils étoient honorés du nom d'Originaux,
Car chez les Amateurs c'eſt choſe principale,
Sur tout quand il s'y joint un air de vétuſté.
Je reſpecte l'antiquité,
Je n'aime point qu'on la ravale;

Mais

Mais eſt-elle toujours égale!
Non, ſans quelque défaut il n'eſt point de beauté.
Homere quelquefois ſommeille,
Et ce n'eſt pas une merveille
Que dans un Art en tout pareil
Appelles quelquefois s'abandonne au ſommeil
Mais revenons à notre affaire.
Notre Homme dans un inventaire,
Un jour avoit crû remarquer
Un Tableau d'un beau caractére:
Jugez s'il voulut le manquer.
Il faut d'abord vous expliquer
Ce que c'étoit que la merveille.
On n'y connoiſſoit rien; tout étoit ſi confus
Qu'on n'y voyoit que du noir, & rien plus,
Pas ſeulement un bout d'oreille;
Mais du noir, vraiment c'eſt le beau;
A quelque prix qu'il ſoit il me faut ce Tableau.
Combien vaut-il? ſur ſon extaſe,
Le prix doubla; ſa docte emphaſe
Lui fit achepter cher ce bizare morceau:
Pour rendre ſa gloire complette,
Il fait chez lui convier ſes amis,
Non, pour demander leurs avis,
Mais pour faire aplaudir à ſa nouvelle emplette.

A l'aſpect du Tableau, voilà mes gens ravis;
Quelle touche! dit l'un, quelle expreſſion vive!
Quelle imitation! quelle grace naïve!
Ah! dit l'Autre, quel coloris!
Voyez-vous ce torrent, avec quelle furie
Il rompt, il fait rouler ces morceaux de rocher,
Ces arbres qu'il vient d'arracher,
Et qu'il pouſſe dans la prairie.
Où donc, dit le premier, où portez-vous les yeux;
Ce torrent, ce ſont les cheveux
D'une Danaé qui repoſe,
Quand Jupiter..... Voici bien autre choſe,
Une Danaé! quoi cela?
Vraiment vous me la donnez belle?
Oui, Danaé; je le ſoutiens, c'eſt elle,
Et ces arbres couchés que vous croyez voir là,
Sont ſes jambes; voyez quelle chair naturelle,
Jamais le Titien n'en fit comme en voilà.
Allez, ignorans, dit le Maître,
Vous ne voyez ici paroître,
Ni Danaé, ni jambes, ni torrent,
C'eſt d'Uliſſe & d'Ajax le fameux différent;

Voi-

Voilà ce que cela doit être.

* *
*

Hé bien, on juge tous les jours
Avec cette assurance, avec cette justesse;
Je gémis souvent des discours
Que j'entends faire en toute espece;
Ignorance & prévention
Font en tout la décision.

LES GRIVES.

FABLE XLII.

DAns le tems que Bacchus répand à pleines mains
Ses dons si chéris des humains;
Un gros essain de jeunes Grives
Osa de son païs abandonner les rives,
Pour venir piller nos raisins.
Dès que Vendanges furent faites,
Peu regagnérent leurs retraites,
Le Filet, la Pipée & le Plomb meurtrier,
Ne leur firent point de quartier;
Le peu qui se sauva de ce fatal voyage,
Revint dans son païs charmé de le revoir.
Pour remplir un juste devoir,
Les Grives de leur voisinage
Vinrent les visiter, & sur leur embonpoint,

Sur

Sur la beauté de leur plumage,
Commençoient des discours qui ne finissoient point.
La Caravanne après son infortune,
Ne souffrant qu'à regret la harangue importune:
Tréve de complimens, dit-elle; par quel sort
Nous revenons enfin au port?
Quel bonheur de trouver pour jamais notre azile,
Après tant de travaux & de périls pressans,
Nous partimes plus de deux mille,
Et nous ne revenons tout au plus que deux cens.

* *
*

Heureux, disoit un sage Prince, *
Qui du Peuple François fut autrefois l'amour,
Heureux le Gentilhomme au fonds de sa Province,
Qui vit en paix sans connoître la Cour;
On risque beaucoup en voyage,
A la Cour encor davantage,
Les vents incessamment y soulévent les flots;
Moins de bien & plus de repos.

* Henry IV.

L'AR-

L'ARBRISSEAU, ET LE FLEUVE.

FABLE XLIII.

DEs Arbriſſeaux voiſins d'un Fleuve impétueux,
Lui demandoient un jour en quels climats du monde,
Il couroit à flots écumeux
Porter le tribut de ſon onde;
Après avoir baigné des champs délicieux,
Où par moi la richeſſe abonde,
Où mille attraits brillent aux yeux,
Bornant au ſein des mers ma courſe vagabonde,
Je vais jouir, dit-il, d'un deſtin glorieux.
L'un de ces Arbriſſeaux qu'anime l'eſpérance
D'acquerir de la gloire, & de trouver des lieux
Qui ſoient de ſes travaux la digne récompenſe,
Demande au Fleuve du ſecours;
Réſolu de le ſuivre en ſon rapide cours,
Il s'éforce, il s'attache au terrain qui l'enchaîne;

Les autres qui craignoient la peine,
N'oférent imiter ce généreux dessein.
Notre Voyageur intrépide,
Dans l'espoir d'un noble destin,
S'abandonne à l'apui du Fleuve qui le guide:
Il essuya divers combats;
Mais en sortant vainqueur par la persévérance,
Dans un terrain fertile & gras,
Il s'arrête & reçoit le prix de sa constance.
Vos desirs par le sort seront toujours trahis,
Mortels, que le péril étonne;
Notre arbrisseau devint un Arbre de Dodone;

* *
*

Nul n'est Prophète en son païs.

LE SERPENT, LE GRENOILLE, ET LES INSECTES.

FABLE XLIV.

GRillon, Cigale, & Sauterelle
Se moquoient un jour d'un Serpent
Qu'ils

Qu'ils voyoient sur l'herbe rampant,
Même ils étoient tout près de lui faire querelle.
En effet, dirent ils, voyez quel animal,
Toujours couché, presque immobile,
Notre troupe est bien plus agile,
De plus, nous ne chantons pas mal.
Alors pour faire voir leur talent, leur génie,
Grillon part d'une symphonie,
Cigale joint sa voix, Sauterelle ses bonds,
Une Grenouille même abandonne ses joncs,
Pour venir chanter sa partie:
Mais bien-tôt le Serpent debout
Usa de sa force élastique,
Elevé sur sa queuë il regarde partout,
Siffle, & fond en trois tems, sur le cœur de musique.
Je vous laisse à penser quelle fut leur terreur;
On voulut se sauver, mais il fut impossible,
Le Serpent fut irrémissible;
Et par un prompt trépas il punit leur erreur.

* *
*

Il ne faut pas quon se figure
Qu'un modeste maintien soit la marque d'un sot;

L'Homme d'esprit est humble, & souvent ne dit mot,
Mais il sçait repousser l'injure.

LE LAC ET LES NUAGES.

FABLE XLV.

UN Lac d'une immense grandeur
Etendoit au loin ses rivages;
Armés d'Ancres jamais cordages
N'avoient pû de ses eaux sonder la profondeur;
Mainte Cité, divers Villages
Qui servoient à parer ses bords,
En recevoient pour prix d'utiles avantages;
La Pêche & le Commerce enrichissoient leurs Ports.
Malgré cette haute fortune,
Ce Lac que chacun regardoit
Comme le Rival de Neptune,
De rien souvent s'intimidoit;
Le moindre vent, le moindre orage
Qu'il entendoit gronder sur son humide plage,
Lui causoit des frémissemens,
Il croyoit tous les Elémens
Ensemble conjurés contre son apanage.
Foiblesse indigne d'un grand cœur!
Et de quoi peut guérir la peur?
Il voit sur le sommet d'une haute montagne D'é-

D'épais Nuages s'assemb'er,
Prêts à fondre dans la campagne;
Cet aspect le force à trembler;
Troublé d'une frayeur extrême
Il croit voir la montagne même
Qui s'avance pour l'accabler
Lac insensé, ce qui causoit ta peine
Rend ton destin encor plus beau;
Tu vois un déluge nouveau
Qui vient accroître ton domaine.

* *
*

Attendons l'avenir sans nous en affliger;
Si le mal est certain, la peur qui nous possède
Augmente à nos yeux le danger,
Et ne nous permet pas d'en chercher le remède.

LE MARCHAND ESCLAVE, ET SON PATRON.

FABLE XLVI.

UN utile talent se porte au bout du monde,
En tous lieux il peut nous servir,
L'injustice du sort, l'inconstance de l'onde,
Rien ne sauroit nous le ravir.

* *
*

Un Avare Marchand, sur le sein de Neptune,

Voyageoit avec son tresor;
L'insatiable soif de l'or.
Lui faisoit risquer sa fortune,
Dans le trompeur espoir de l'augmenter encor;
Téméraire desir, étrange frénésie!
Que rien ne peut jamais éteindre ni tarir,
Trop semblable à l'hydropisie.
La mort seule peut te guérir!
Sur les Côtes de Barbarie
Notre Homme vit périr ses biens & ses Vaisseaux,
Il échapa lui seul à la fureur des eaux;
Un Bey le fit Esclave, & lui donna la vie.
Privé de son tresor & de sa liberté;
Il fallut rapeller ses talens, son génie,
Et réparer par l'industrie
Les pertes de l'avidité.
Le succès répond à ses vuës;
Il trace de beaux plans de maisons, de jardins,
Choses que dans ces lieux lointains,
On n'avoit encor jamais vuës.
Un des plans fut executé,
Et le Patron charmé de cette nouveauté,
Dans le riant séjour conduisit sa Maitresse;
La Belle dans ce lieu fait pour la volupté,
Sentit nouveaux plaisirs & nouvelle tendresse,
Et par de rich s dons tous deux se signalant,

Ils

Ils firent au Marchand retrouver la richesse,
Tôt ou tard le prix du talent.

LE BARBET, ET LES ROQUETS.

FABLE XLVII.

UN Barbet, sous un Maître habile,
Avoit apris des tours charmans,
Et des Habitans de la Ville
Il s'attiroit partout les aplaudissemens.
Docile au moindre signe il sembloit tout comprendre;
C'étoit un merveilleux Acteur,
Sachant d'ailleurs se faire entendre
Mieux que n'eût fait un Orateur.
Un beau jour ayant la manie,
De vouloir se faire admirer
De ce que nous nommons la bonne compagnie,
Dans un riche Palais il osa pénétrer.
Le nouveau Rossius entre donc sur la Scène,
Fait un salut à la Romaine,
Et jappe un compliment pour annoncer ses tours;
Mais voilà les Roquets aussi tôt en émeute,
La Dame du logis en avoit une Meute,

Et l'Orateur perdit le fil de son discours.
Ne pouvant avoir audience,
Aux gambades il eut recours,
Mais Roquets d'aboyer toujours,
Même avec plus de violence,
Loin de leur imposer silence,
Chacun vanta la voix des Médors, des Marquis,
On leur trouva le goût exquis,
Ils furent seuls fêtés, & dans tout l'Auditoire
Il passa pour constant qu'il n'est point de la gloire
Des Chiens de qualité d'avoir le moindre acquis.

* *
*

Ce qu'on pense des Chiens n'iroit-il point au Maître?
Mais non; le Grand Seigneur est tout ce qu'il veut être

LA MOUCHE.

FABLE XLVIII.

UNe Mouche gourmande, à force de manger,
Etoit près de perdre la vie,
Mais sans s'étonner du danger
Avec courage elle s'écrie:
Puisqu'on ne peut toujours demeurer ici-bas,

Qu'on

Qu'on n'éprouve y reſtant que maux &
que miſére;
Quand on a fait ſi bonne chére,
Il eſt doux de paſſer le pas.
La Mouche, vous n'y ſongez guére,
C'eſt un cruel moyen de ſortir d'embaras.
HORACE, je le ſais, donne pour Loi
ſuprême
De ſortir de la vie ainſi que d'un repas;
Mais pour moi je voudrois un parti
moins extrême,
Ce ſeroit de tous deux que l'on ne ſor-
tit pas.

LA VIEILLE CHIENNE.

FABLE XLIX.

UNe Chienne en naiſſant avoit eû
nom Follette,
Et tous ſes agrémens juſtifioient ſon nom;
C'étoit une Chienne parfaite,
De la ſeule parole il lui manquoit le don.
Elle étoit badine & legére,
Une foule d'Amans ſuivoit partout ſes
pas;
Quand on eſt dans l'âge de plaire,
Peut-on faire
Trop d'uſage de ſes apas?
Non non; une beauté, qui ſuivroit le
contraire,
En ſeroit comptable à Cythére,
Vénus

Vénus ne le pardonne pas,
Et si vous en doutez, lisez les Opéras.
Mais le tems qui s'échape, & jamais ne s'arrête,
Sur la pauvre Follette exerça tous ses droits;
Ce n'étoit plus comme autrefois
L'objet d'une tendre conquête;
C'étoit une vilaine bête,
Grasse, lourde, éclopée, & réduite aux abois;
Malgré cela, bien-loin d'avoir un maintien sage,
Follette du soir au matin
Avoit le ton du badinage,
Ce ton minaudier, enfantin,
Qui ne sied pas même au jeune âge.

* *
*

One de Follettes aujourd'hui
Ne sont plus que de vieilles folles!
Non qu'il faille affecter l'ennui,
Mais tous les âges ont leurs rôles.

LA NYMPHE, ET L'ABEILLE.

FABLE L.

DAns ces Jardins charmans les délices de Flore,

Tous

Tous les jours une Abeille au lever de
l'Aurore
Venoit en voltigeant en recueiller les
pleurs,
Et tirer avec soin le suc de mille fleurs
Que Zephire y faisoit éclore.
D'autre part une Nymphe, & sans choix
& sans goût,
Venoit cueillir ces fleurs nouvellement
écloses,
Et pour en répandre partout,
Elle auroit moissoné les Rosiers &. les
Roses.
Un jour en formant un bouquet
Elle voulut prendre un Oeillet
Où l'Abeille étoit attachée:
Fui, lui dit la Nymphe en fureur,
Laisse-moi cueillir cette fleur,
Ta bouche impure l'a sechée.
Mais l'Abeille aussi tôt: Nymphe, je
suis fachée
D'éprouver de ta part cette injuste ri-
gueur;
Car enfin, est ce que l'usage
Que tu fais de ces Fleurs vaut celui que
j'en fais?
Je ne leur cause aucun dommage,
Et tu les détruis pour jamais.
Envain tu vantes les offrandes
Que tu presentes de ta main,
Le soir voit mourir les Guirlandes
Que

Que tu compoſes le matin:
Mais moi, la liqueur que j'exprime
De ces Fleurs qu'on me voit toucher,
Je la rends d'un goût ſi ſublime,
Que l'Ambroiſie à peine en pouroit approcher.

* *
*

Voilà juſtement la peinture
De l'habile Ecrivain, du Savant ſans eſprit;
L'un n'offre du ſavoir que le faſte & l'enflure,
Il en charge tout ce qu'il dit:
L'autre qui l'analyſe avec poids & meſure,
N'en met que le précis dans tout ce qu'il écrit,
Ce n'eſt Homére ni Virgile,
C'eſt le ſuc de leurs fleurs que ſa plume diſtile,
Et l'âpre Savant les détruit.

F I N.

112897 a

S

Alt 112897 a

ULB Halle 3
008 874 077

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-233832149-17/fragment/page=0135

LA VERITÉ FABULISTE

COMEDIE.

AVEC UN RECUEIL DE FABLES

Par Mr. DELAUNAY.

A UTRECHT

chez ETIENNE NEAULME,

MDCCXXXII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-233832149-17/fragment/page=0137